





L E

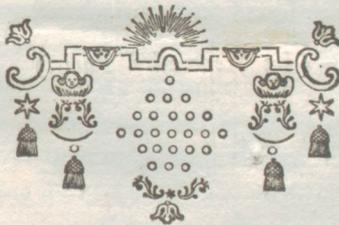
DÉDAIGNEUX,

C O M É D I E

En Cinq Actes & en Vers.

PAR MR. DU RONTUEL,
MARQUIS DE LADUMES.

*Servetur ad imum,
Qualis ab incepto processerit & sibi constet.*



A L O N D R E S,
M D C C L X X V.



P E R S O N N A G E S .

PALLADOR, *Dédaigneux.*

LISANDRE.

VALERE, *Oncle de Mondor.*

ARAMONT, *Oncle de Pallador.*

MONDOR, *Amant de Léonor.*

PHILINTE.

AMINTE, *ami de Pallador.*

LUCILE, *Mere de Léonor.*

LE'ONOR.

JULIE, *Amie de Léonor.*

LISETTE, *Suivante de Léonor.*

(*La Scene est à Paris.*)

L E
DÉDAIGNEUX,
C O M É D I E.

A C T E I.

S C E N E I.

LISANDRE, VALERE.

LISANDRE.
LISANDRE vous le dit... soyez-en sûr, Valere;
Pensez-mieux de mon cœur, il est pur & sincere:
Observateur discret je contemple les mœurs,
Pour les peindre il faudroit cent diverses couleurs.
Téophraste, Vanloo, Le Brun & La Bruyere
Ont brillé, nous ouvrant cette immense carrière.
Peindre l'homme comme eux est l'emploi de mes jours.
Les plaisirs des beaux-arts sont mes seules amours.
Admirateur des Grecs, du loisir & des graces,
Je borne mes desirs à marcher sur leurs traces.
Sur notre jeune ami vous vous trompez encor:
Que de talents unis!

VALERE.

Eh! qui donc, Pallador?

LISANDRE.

J'ai vu...

A 2

4 LE DÉDAIGNEUX,

VALERE.

Je le connois: il a l'air agréable.

LISANDRE.

Il dépeint tout mortel d'un trait ineffaçable:
D'un seul mot on peut bien marquer l'indépendant,
Le flexible, le foible, un fat, un arrogant.
Mais chacun a son goût, ses défauts, son allure,
Caractères nouveaux qui sont dans la nature.
On ne peut désigner d'un seul mot en français
L'esprit de paradoxe, ennemi de la paix,
Le lâche qui veut seul dominer ou séduire,
L'orgueilleux mécontent qui ne cherche qu'à nuire.
Les langues, on le sçait, le Grec ni le Latin,
Celles qu'on parle à Londres, à Madrid, à Pekin,
N'eurent jamais assez d'expressions heureuses
Pour peindre d'un seul mot les passions nombreuses.
Pallador en ce genre, aux yeux des beaux esprits,
Étonnant l'univers sçait remporter le prix;
En un instant il peint dix mille caractères
Que n'ont point désigné nos ayeux & nos peres:
Il est fécond, disert, son esprit imposant
Au lieu de vingt défauts vous en décriroit cent.
Je l'admire & le dis: oui, son divin génie
Peut fournir cents sujets aux enfans de Thalie;
Il dépeint les vertus qu'on mêle à des erreurs,
Le tyran du Parnasse & le prévôt des mœurs,
Pallador épurant les mœurs & le langage
A nos auteurs fameux fourniroit de l'ouvrage,
Mille sujets rians, nouveaux & pleins d'attraits,
Que sur la scène enfin l'on ne verra jamais.

Amateur des plaisirs que nous offre Thalie,
Doux trésors, doux présents que l'esprit seul envie,
Je le vois de Paris les plaisirs & l'amour.

VALERE.

Vous vous trompez aussi, Lisandre, à votre tour:
C'est un vrai Dédaigneux, l'ennemi de la terre,
L'homme parlant à faux que guide sa colere;
Sa manie est trop vive: on ne peut la calmer,
Il ne méprise tout que pour plus s'estimer.
Il semble qu'il nous dise: esprit souple & frivole,
J'échappe aux yeux, je suis le zépher qui s'envole;
Jè suis fait pour railler les peuples & les grands.
Je n'admire point son esprit, ses talens,
Je ne sçauois jamais admirer de ma vie.

LISANDRE.

Ce n'est pas là le ton de l'Encyclopédie.

VALERE.

Il n'est point, je le dis, mais avec vérité,
D'homme plus haïssable en sa fatuité:
C'est un monstre inquiet, dédaignant qui nous sommes:
Il méprise en son cœur, il haït: qui? tous les hommes.
Le sage sçait complaire & rire & pardonner:
Il n'avilit jamais. Que l'on sache épargner,
Ou du moins que l'esprit d'une façon légère
Effleure des défauts l'empreinte passagere;
Qu'on dépeigne avec grace à notre œil enchanté
Le charme des plaisirs qu'offre la volupté
Il faut partout du goût, c'est lui qui m'intéresse;
Railler, mais sans blesser, être enjoué sans cesse;
Au moindre des humains ne manquer point d'égards:

6 LE DÉDAIGNEUX,

Et si jamais quelqu'un tomboit dans des écarts,
Avec douceur il faut, même avec modestie,
Indiquer quand il trouble un plaisir dans la vie.
Mais celui qui prétend en pensant de travers
Sur le ton méprisant mettre tout l'univers,
Fi! qu'il est détesté, puisqu'il est détestable.
L'homme est fait pour aimer, & plus, pour être aimable.
Pallador, mauvais cœur, n'est ni doux ni poli,
Il va pour un bon mot déchirer son ami.
Puisque je trouve en vous l'observateur tranquille,
Examinez, suivez cet homme peu docile;
Inspectez-le longtems, & nous serons d'accord:
Vous me condamnez tôt ou tard si j'ai tort.
Il n'est point animé d'une flamme divine,
D'un esprit bienfaisant qui plaît & qui badine.
Pallador n'est pas fait pour la société,
Son esprit plein d'excès a trop de liberté;
C'est un vrai dédaigneux. Mais je le vois paroître.

LISANDRE.

Qu'il est content de lui!

VALERE.

C'est l'air d'un petit-maître.



S C E N E II.

LISANDRE, VALERE, PALLADOR
en habit de campagne.

VALERE.
C O M M E le voilà fait !

LISANDRE.

D'où venez-vous, Seigneur ?

PALLADOR.

De chez le Duc. J'en suis échappé par bonheur.

VALERE.

Eh bien ! vous avez vu gloire, magnificence,
Un superbe château, palais de l'opulence ?

PALLADOR.

Admirateur du vrai, s'il en fut jamais un,
Je n'ai sans plaisanter rien vu de si commun.

LISANDRE.

Comment ?

PALLADOR.

Je n'ai rien vu que déserts, que miseres,
Et j'aimerois autant habiter des tannieres.

VALERE.

Mais pourtant, Pallador, son superbe château
Est bâti tout à neuf... il doit être très beau.

PALLADOR.

Non: rien de tout cela; c'est le plus triste asyle:
Si la cour me bannit que plus loin l'on m'exile,
Car tout homme peut dire, en prose ainsi qu'en vers,
Que tout y fut, toujours, y fera de travers.

3 LE DÉDAIGNEUX,

LISANDRE.

L'intérieur est beau: glaces, portraits, peintures.

PALLADOR.

Le dedans est sans goût, de grotesques figures,
Le tout est très mauffade & très mal dégagé,
Très mal-propre surtout & très mal arrangé.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Près du Duc me paroît habiter dans un Louvre.

VALERE.

Des convives charmants.

PALLADOR.

Vaines illusions!

Il sembloit rassembler les quatre nations,
Pédants, provinciaux, campagnards sans génie,
Sans goût, sans sentiments.

LISANDRE.

L'aimable compagnie!

VALERE.

Mais son fils, quel est-il?

PALLADOR.

C'est un enfant gâté,
Fils de l'insuffisance & de l'impunité,
Drôle qui court la nuit, qui s'endort aux tavernes,
Se bat contre le guet & casse les lanternes.

LISANDRE.

Mais il a de l'esprit.

PALLADOR.

Crispin forma ses mœurs,
Jamais fils sous le ciel n'eut tant de précepteurs!
Il en a de latin, de logique, d'histoire,

C O M É D I E.

9

Un lecteur rigoureux exerçant sa mémoire :
Nul ne fut tant jamais repris , argumenté :
Jamais fils de héros n'en a moins profité.

VALERE.

Mais vous alliez souvent au lever de l'aurore ,
Vers ces jardins chéris du Zephir & de Flore ?

PALLADOR.

J'ai vu des grate-culs , des soucis , des lilas ,
Des fleurs sans coloris , que je ne nomme pas :
Rien d'agréable à l'œil... que les bandits m'affomment !
Le beau de son jardin font des choux & des pommes.

LISANDRE.

Mais ces bois si charmants , ces chênes pleins de nœuds ,
Ces peupliers portant leur tête jusqu'aux cieus ,
Ces tendres oliviers , ces alifiers sauvages ,
Ces platanes plantés sur le bord des rivages ?

PALLADOR.

Fable ! erreur ! mauvais bruit ! non , rien de tout cela ;
Il n'eut jamais de bois que ceux que chacun a.

(Il fait signe , en écartant les 2 doigts.)

Nulle brillante allée , ayant son point de vue ,
Où l'ame est étonnée , attendrie , éperdue :
Nul parterre faisant une sensation ,
Nuls orangers , nuls bois de décoration.
Des héros ce n'est point l'asyle respectable.
Tranchons le mot très vrai , tout en est méprisable
A l'œil qui connoît tout , au goût pur & charmant :
Non , je n'ai jamais vu rien de si dégoûtant.

VALERE.

Mais sa table , du moins ?

A 5

PALLADOR.

Où jase la commere.

Cottin ne fit jamais de si mauvaise chere.
 Si l'esprit enjoué qui m'inspire en tout temps
 N'avoit sçu les charmer dans ces tristes moments,
 Possédés de l'ennui nous eussions par colere
 Quitté l'asyle impur qu'offre à regret la terre.
 Que les plaisirs du Duc aient ailleurs des appas,
 Mais retourner chez lui, ne m'y rattrapez pas.

LISANDRE.

Mais à sa table il est des actrices, des femmes?

PALLADOR.

Ah! laissons tout cela....

VALERE.

Mais où sont donc les Dames?

PALLADOR.

Je parirois ma vie, on est en ces moments
 A parler de pompons, d'habits, d'ajustements,
 De modes, de clinquant, de nouvelles coëffures,
 Surtout de diamants ou du moins de frifures.

LISANDRE.

Ah! c'est-là leur portrait.

VALERE.

Oui, ma foi, les voilà.

PALLADOR.

Ces jours passés j'étois au nouvel opéra ;
 Je vis près de ma loge une beauté fringante,
 Etant très enjouée & d'elle très contente.
 On vit paroître au loin, dans ces mêmes moments,
 Une jeune personne avec des diamants.

Quels regards attristés où se peignoit l'envie !
 Je vis l'orgueil, la haine, avec la jalousie :
 Le feu de ses regards dévoilant ses transports
 De l'ame nous montrait les plus parfaits ressorts.
 Il n'est rien qu'elle n'eut, dans son ame égarée,
 Promis, fait sur le champ, pour être ainsi parée.
 Son œil me paroissoit redire à chaque instant
 Il n'est rien qu'on ne fit pour en avoir autant.

VALERE.

Allons faire la cour au sexe qu'on adore,
 Ce font nos immortels, & les dieux qu'on implore.

PALLADOR.

Ah! donnons le tems...

LISANDRE.

Eh! pourquoi, Pallador?

PALLADOR.

Leur visage, leur teint ne font pas faits encor.

VALERE.

Partisan des plaisirs, vrai conteur de fleurettes,
 Quoi! vous voulez aussi critiquer les toilettes?

PALLADOR.

Allons parler pompons, c'est-là la volupté.
 Ce ton m'ennuie, il faut vivre avec liberté.
 Faut-il que le beau sexe aime à passer sa vie
 Sans goût, sans sentiment, sans esprit, sans génie?
 Il faudroit à genoux en esclaves domptés
 Aimer ces conquérants: on nous les a gâtés.

LISANDRE.

Un amant qui sçait plaire & qui n'aime qu'à rire,
 Devroit plutôt voler au plaisir qui l'attire.

12 LE DÉDAIGNEUX,

Vous êtes enjoué, doux, léger, amusant,
Vous leur feriez bientôt quelque conte charmant.
Les voici.

S C E N E III.

LUCILE, LE'ONOR, VALERE, PALLADOR,
LISANDRE.

V LUCILE.
ous voilà de retour du voyage?

LE'ONOR.

Comme le papillon vous n'êtes plus volage?

LUCILE.

Ma fille, il va bientôt se fixer à Paris.

PALLADOR.

(Regardant Léonor.)

De mes plus chers desirs j'entreverrois le prix.
A rester dans ces lieux une raison m'entraîne.....
Il est mille plaisirs sur les bords de la Seine:
Mais je voudrais aussi, je sçais peu dédaigner,
Corriger un séjour où l'esprit doit régner;
Je voudrais plus souvent voir des pieces nouvelles:
Les Allemands bientôt en auront de plus belles.

LUCILE.

Mais les Italiens aux esprits enchantés
Offrent l'art des plaisirs, le goût, des voluptés.

LISANDRE.

On y voit du nouveau.

VALERE.

Là tout le peuple abonde.

PALLADOR.

C'est la chose en effet la plus belle du monde,
 On y voit tant de chœurs, tant d'accompagnemens,
 Tant d'accords, tant de sons, qui transportent les sens,
 Qu'on n'entend pas un mot de la piece nouvelle;
 Chacun dit en bâillant: „Ah! que la piece est belle!
 „ Je n'ai rien entendu”..... Quel funeste travers!
 Pour aimer la musique on néglige les vers.

LUCILE.

Il a, ma foi, raison, chacun ne doit se rendre
 Aux Spectacles nouveaux que pour voir, pour entendre.

VALERE.

Leur théâtre est fécond, ses sujets sont charmans,
 Imposant à l'esprit ils subjuguent les sens.

LE'ONOR.

Leur théâtre ressemble à la jeune Thémire,
 Belle, jeune & riante, & pourtant faisant rire;
 On lui met tant de fleurs & tant d'ajustemens,
 De frisure à la grecque, ou bien tant d'ornemens,
 Que l'œil ne peut plus voir ses yeux ni son visage.

PALLADOR.

Voilà son vrai portrait, mais fait des mains du sage.

LISANDRE.

Ce spectacle pourtant est en foule suivi.

LE'ONOR.

On y dort quelquefois.

PALLADOR.

Moi, j'y bâille d'ennui.

VALERE.

Ne pas rire & se plaire à l'opéra comique,

14 LE DÉDAIGNEUX,

Qui joint l'esprit au goût, la morale au lyrique.
LE SAGE l'inventa, ses jeux font un joujou.

PALLADOR.

LE SAGE?... il ne vit plus, ni l'auteur d'*Acajou*:
On ne voit plus chez nous ni le *Prix de Cythere*,
La Cbercheuse d'esprit, les *Amours de Nantere*,
Ni la *Rose & l'Hymen*, ces ouvrages charmants,
Réunissant l'esprit aux tons les plus brillants
Des *duo*, des *trio*! Que l'éloquence attique
Rampe esclave soumise au joug de la musique!
N'aimons, que des concerts, n'aimez rien que des sons:
Ne cherchons point l'esprit, surtout point de chansons.

(d'un ton gascon.)

Je suis musicien, eh! donc, j'ai du génie,
Il faut à m'admirer passer toute la vie:
J'ai fait des sons, il faut des mots sur tous mes airs:
C'est moi qui conduis tout... tout fera de travers.
Cela ne vaudra rien aux regards de *Thalie*.

Faisons d'abord les airs & puis la comédie:
Ajustez, enchantez sans rime & sans raison
Des mots..... De réussir c'est la bonne façon;
De longs récitatifs, plein-chant sans mélodie:
Fuyez le vaudeville & surtout l'harmonie:
Des chœurs, pour endormir les nigauds, les niais,

(il chante.)

Où cent fois on répète: *aimons tous à jamais!*

LE'ONOR.

C'est en beau que l'on doit dépeindre la nature.

PALLADOR.

On peint un begue, un sot.

LUCILE.

L'aimable mignature!

PALLADOR.

On dépeint un bossu. Quels drames ravissans!

LE'ONOR.

Ce trait ne seroit pas passé dans les romans.

PALLADOR.

S'il dépend de Laïs d'être une Pénélope,
 Dépend-t-il d'Adonis de n'être point Esope?
 Parlons par ironie A l'esprit enchanté
 C'est-là peindre le goût, les ris, la volupté;
 Des plaisirs, des amours c'est dépeindre les charmes;
 A tant de traits divins il faut rendre les armes.
 Que j'aime les bossus, les payfans, les niais!

LUCILE.

Ah! que les voilà bien, que je les reconnais.

PALLADOR.

C'est à mes yeux séduits le plus charmant théâtre,
 On donne cent billets: c'est pour l'amphithéâtre,
 A des dames surtout dont les cœurs sont légers,
 Pour attirer filoux, Grecs, Anglois, Etrangers.
 A sa loge on conduit sa petite maîtresse,
 Qui selon l'air du lieu vous rit & vous caresse.
 Il faut s'y reposer, d'abord non-chalamment,
 Penché dans cette nuit qui regne au second banc.

LE'ONOR.

Comme on voit dans nos prez Thirsis & sa bergere,
 Négligemment assis tomber sur la fougere.

PALLADOR.

On se renverse aux yeux.

VALERE.

Ah! quels rians tableaux.

PALLADOR.

L'Iris en badinant sçait tirer les rideaux.
 Il le faut avouer, la mode est admirable.
 Non, jamais je n'ai vu rien de plus agréable.
 Que je ferois tomber, si j'étois Intendant,
 Cette scene indécente à tout œil clair-voyant.

LUCILE.

Ah, quelles mœurs!

LE'ONOR.

Ah, quel goût!

LISANDRE.

Quelle gaze légère!

LE'ONOR.

Paris doit être Athenes & le Pinde & Cythere.

LUCILE.

Il peint en vérité les objets, trait pour trait,
 L'Olympe se découvre & voilà son portrait.

PALLADOR.

Quel goût & quel spectacle! au devant nulle place,
 Un café, des filoux, du nectar à la glace.
 Il faut aimer ces bords pour aller les chercher!
 Peignez - vous des danseurs qui ne font que marcher,
 Des idoles sans yeux, de grandes hallebardes,
 Par leur taille pouvant bien servir dans les gardes,
 Près l'océan des airs. Ah! que l'on voit bien là
 Les déesses des bois qui peuplent l'Opéra.

LUCILE.

D'un plaisir séduisant mon ame est enivrée!

LE'O.

LE'ONOR.

Dites-nous quelque chose au moins du Collyfée.

PALLADOR.

Ciel! que d'argent perdu! Nul fécond orateur,
 Célébrant des François & la gloire & l'honneur,
 N'y vient pour consacrer, comme on fit dans Athene,
 Les vertus des héros Vantent-ils un Turenne?
 Un généreux Condé, le brave du Guesclin?
 Un Racine, un Voltaire, ou vous, du Gué-Trouin?
 Ne pourroit-on aussi peindre à l'ame enchantée
 Un Thamas, un Vauban, un autre Galilée?
 Un grand Sobieski, un Képler, un Newton?
 Congrewe, Demosthene, ou le tendre Addison?
 Paris n'y pense pas . . . c'est une impertinence,
 C'est d'ici que l'on doit donner le ton en France.

LISANDRE.

Pour spectacle de goût, quels sujets amusants,
 Quel plaisir, on y voit danser quelques enfants!

PALLADOR.

Que de grâces, d'amour, de nouveauté charmante,
 Terpsicore n'a point de troupe plus riante!
 Vous y verrez danser les Rats, les Cotillons,
 L'Amour, les Amitiés, & les Bonnets tout ronds,
 Surtout la Raccrocheuse, avec la Ménagere.

LISANDRE.

On nomme *Pot-pouri* cette danse si chere.

PALLADOR.

Pot-pouri! Dieu, quels noms inventent les Français!
 Il vaudroit mieux pour nous n'en inventer jamais.

B

18 LE DÉDAIGNEUX,

LUCILE.

Laiſſons-là la critique & ſon doux badinage :
Allons nous repoſer un moment ſous l'ombrage.
On jouit à l'inſtant d'un jour pur & ſerein.
Figurez-vous l'aurore, & paſſons au jardin.

VALERE à LISANDRE, à part.

Je ſuis sûr qu'il voudroit y trouver un platane,
Ou de hauts peupliers conſacrés à Diane.
Ah! qu'il va dédaigner vos fleurs, vos eſpaliers,
Même le Luxembourg avec ſes maroniers.

(PALLADOR donne la main à LUCILE. Ils
ſortent.)

S C E N E IV.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

LISETTE ne veut point parler de bagatelles :
On vient de chez le Duc: dites-nous des nouvelles.
Il a de tous côtés des eſpions ſoumis,
Nouvelliſtes très bons, s'il en fut dans Paris.
C'eſt ſa gloire: il ſçait tout ce qui ſe paſſe à Rome,
A Londres, à Petersbourg; il gouverne chaque homme
Et chaque République. Oui, c'eſt-là ſon travail:
Il ſçait dans ce moment ce qu'on fait au ſérail,
Il ſçait tant de nouveau.

VALERE.

A vous parler ſans feinte,

J'ai chez le petit Duc très observé Philinte,
 Homme modeste & doux, bienfaisant & dévot,
 Qui sous ce masque heureux n'est pourtant pas un sot.
 On a pour Léonor parlé de mariage :
 Il est sûr, a-t-il dit.

LISETTE.

Quel mauvais badinage!
 Il n'en est rien : le fait est très mal inventé.

VALERE.

On a dit que l'hymen étoit presqu'arrêté.
 Mon cœur vous parle vrai.

LISETTE.

J'en sçaurois quelque chose.

VALERE.

Le Duc aime qu'on jase & surtout que l'on glose.
 On a parlé d'hymen ; je ne sçais rien voiler.

LISETTE.

On ne peut empêcher les hommes de parler.

VALERE.

Songez qu'en tous les tems pour vous je m'intéresse,
 Lisette, il faut agir avec ruse & finesse ;
 On ne peut le cacher & même à Léonor,
 Même à sa mere, enfin, qu'on aime Pallador.
 Parlez à Léonor & répétez sans cesse
 Qu'il ne mérite pas un regard de tendresse,
 Que c'est un esprit faux, un homme méprisant :
 On connoît son défaut ; il plaît en offensant.
 Dès qu'on lit dans son cœur, sa chute est très certaine,
 L'ivresse de l'erreux nous découvre Sylene :
 Il est semblable, il peut plaire, mais un instant,

On voit bientôt son tic & qu'il n'est qu'un méchant.
 Si Léonor se prête au nœud qu'on lui propose,
 Je vois le lit de pleurs qu'en tous tems elle arrose.
 Quel mépris! quel dédain! vivre avec tel mortel,
 C'est pour l'esprit bien fait un supplice éternel.
 C'est vivre sans amour, sans mœurs, sans sympathie.
 Avec un médifant passer toute sa vie;
 C'est trembler sous un joug, voir toujours la fierté:
 Quels nœuds! quel agrément! Est-ce là la gaieté?
 Sçavez-vous son défaut? Il adore Thémire,
 Il voulut l'épouser: c'est seul ce qu'il respire.

L I S E T T E .

Quel écart! c'est s'aller briser contre un écueil;
 Qu'en diroit tout Paris? on trompe peu son œil.

V A L E R E .

Thémire, il est très vrai, douce, aimable & riante,
 On la nomme Julie, est très divertissante;
 Mais le Duc l'entretient, la voit secrètement:
 Voilà pourquoi le Duc a prié son amant
 D'aller passer chez lui le loisir qui l'occupe:
 Le Duc, le petit Duc, en veut faire une dupe.

(Il lui fait signe de ne rien dire sur cela.)

Au contraire, voyez Mondor; c'est mon neveu,
 Il est plein de vertus: on le connoît très peu,
 Il a près de Nancy vingt mille livres de rente:
 Il espere encor plus.

L I S E T T E .

Vos biens font son attente?

V A L E R E .

Il les aura, Lifette, & je dis plus encor,

Il aura plus deux fois que n'aura Pallador.
 Si Léonor est jeune, elle n'est point volage:
 Cela pourroit former le meilleur mariage:
 Elle a beaucoup d'esprit, le vrai guide son cœur,
 De tous deux sûrement il feroit le bonheur.
 Je prévois les beaux jours, & j'entrevois l'orage:
 Pallador est aimé, voilà son avantage.
 Concourons tous ensemble & soyons tous unis:
 Parlez bien, vous aurez deux cens trente Louis.

(Il lui fait signe de ne rien dire sur Mondor.)



A C T E II.

S C E N E I.

VALERE.
 LE nom de mariage est un nom enchanteur,
 Ce mot fait palpiter, il fait bondir le cœur;
 A ce son l'Amour vole! On brûle ici d'ennui
 De découvrir à qui Léonor se mari.
 De quels vifs mouvements le cœur est agité!
 Il tressaillit, & puis se cache par fierté.
 Mais on lit dans les yeux l'ardeur, l'impatience,
 La curiosité qu'irrite l'espérance.
 Je défie à présent qu'on puisse découvrir
 Le piège que je tends & qui doit réussir.
 Dans le monde qu'il faut de ruse, d'artifice,
 Pour qu'un projet très bon quelquefois réussisse!
 Quel art pour détromper l'esprit trop prévenu!
 L'Amour parle, il suffit, & le Sage est perdu.

S C E N E II.

VALERE, LUCILE.

LUCILE.
 D'UN ami tendre & sûr que j'éprouve le zèle;
 Chez le Duc vous avez appris quelque nouvelle.

Epanchez votre cœur, sans craindre aucun hazard,
Parlez: que sçavez-vous, dites-le moi sans fard?

VALERE.

(a part)

(haut)

On lit peu dans mon cœur. — Ce que je puis vous dire,
C'est chez le petit Duc qui cherche tant à rire,
Que j'appris cet hymen... En arrivant je vis
Pallador & Damon... Bientôt ils sont partis,
Comme nous avançons dans la grande avenue
D'où l'œil découvre au loin une immense étendue,
Un homme doux, modeste, & dévot & bénin,
Disoit à la Duchesse, en lui donnant la main:
Léonor est très belle, elle est dans le bel âge;
Sa vertu va bientôt tâter du mariage:
Quel mari complaisant! C'est tout ce qu'il a dit.
La Duchesse aussitôt à ce propos fourit.
C'est tout ce que j'ai vu. Dès la naissante aurore
Notre bande aussitôt va vers les champs de Flore.

LUCILE.

Eh qui donc leur parloit?

VALERE.

Cet homme sans éclat,
Ce dévot.

LUCILE.

Mais son nom?

VALERE.

Il ne me revient pas.

LUCILE.

Mais seroit-ce Damon?

VALERE.

Damon n'est pas modeste,
Il parle très souvent d'un coup d'œil & d'un geste,
Il est bavard, fougueux.

LUCILE.

Seroit-ce Phillemon ?

Il veut en tous les tems toujours avoir raison;
Il ne voit point d'écueil: fait-il quelque folie
Il n'est rien sous le ciel qu'il ne nous justifie.

VALERE, (après un moment de silence.)

On dit que la victoire a marqué pour époux
Un homme complaisant, humble, simple & très doux.

LUCILE.

Mais qui vous a parlé, dites-le sans contrainte ?

VALERE.

L'ami du petit Duc.

LUCILE.

Qui feroit-ce, Philinte ?

VALERE.

Ma foi, je crois que oui. C'est lui, j'en suis très sûr.

LUCILE.

Mais comment le dévot nommoit-il le futur ?

Seroit-ce Pallador ?

VALERE.

Non, c'est tout le contraire;

Pallador veut en tout, partout, se satisfaire;

Espece de critique & de fat médisant

Il joue à tous les yeux un rôle révoltant;

Il offense tout homme & veut par sa manie

Subjuguer tout mortel à son vaste génie.

Je me souviens très bien que Philinte nous dit
Le nouveau Sangaride est un garçon d'esprit,
Mais rempli de douceur, s'il en fut dans la vie,
Plein d'une déférence, en tous tems, infinie.

LUCILE.

Ah! ma foi, je m'y perds, & je ne sçais qui c'est:
A le sçavoir pourtant j'aurois quelque intérêt.

VALERE.

Il doit avoir de lui vingt mille livres de rente.

LUCILE.

Passons: l'objet est mince: a-t-il quelqu'autre attente?

VALERE.

De la succession d'un oncle se mourant,
Philinte nous a dit qu'il en auroit autant.

LUCILE.

Ceci mérite bien d'y penser davantage.

VALERE.

Voici l'homme discret, ce dévot & ce sage,
Ce béat; il sçait tout... tous les biens qu'on aura.

LUCILE (*seule.*)

Je ne me fie en rien à tous ces Messieurs-là:
Ils sont trop fins, trop doux; jamais ils ne s'abusent:
Ils ont trop de ressorts, trop d'esprit, trop de ruses.
Sous le voile apparent des devoirs les plus saints
Ils parviennent toujours, malgré tout, à leurs fins.
Ce n'est au fond qu'orgueil, intrigue & médifance:
L'art divin de mentir est un pouvoir immense.

SCENE III.

PHILINTE *habillé en brun*, LUCILE.

LUCILE.
CHEZ le Duc vous étiez l'autre jour au matin?

PHILINTE.

Oui, Madame.

LUCILE.

Et l'on dit qu'étant dans le jardin
 Auprès de la Duchesse on a, sans badinage,
 Parlé de Léonor & de son mariage?

PHILINTE *d'un ton encore plus doux.*

Oui, Madame! J'allois vers ce fleuve charmant

(Il grasseye un peu.)

Qui s'enfuit de Paris & montre en serpentant
 Aux regards empressés cette vaste prairie,
 Lorsqu'on nous dit à tous, Léonor se marie;
 Même on fit le portrait du futur prétendant,
 On nous dit qu'il étoit aimable & complaisant.
 Le Duc, aimant toujours le plaisir qu'il respire,
 Comme le connoissant, répondit d'un sourire.
 Tous les grands de l'Etat ont un charmant accueil,
 Mais aussi chacun d'eux sçait parler d'un coup d'œil.
 Le Duc avoit reçu des journaux, des gazettes,
 Même un très gros paquet de nouvelles secretes.
 Mais de dire quel est le nom du prétendu
 Mon oreille jamais n'en a rien entendu.
 Ma mémoire, on le sçait, est un peu vacillante,

Ma conscience est pure & mon ame tremblante.

LUCILE (*vers le bas du théâtre.*)

Je suis bien avancée, & je suis dans le cas
Où dans Térence on voit deux ou trois avocats :
Je suis malgré mes soins plus incertaine encore
Que je n'étois avant.... Que je hais, que j'abhorre
Ces fins toujours subtils, dont l'esprit est scavant!

(*haut*)

Comme les avocats ils nous vendent du vent,
Des doutes, des propos, remplis de fiel, d'injures.
Les voilà, difons-le, sans craindre des murmures.

PHILINTE.

La simple humilité dont je fais mon état,
Contre tout citoyen me défend un éclat.
Il ne me convient pas là-dessus de rien dire,
Je serois trop hardi. Philinte ne respire
Que l'amour de la paix, la douce vérité,
L'indulgente vertu, surtout l'humanité.
Il me faut des égards sur tout ce qui se passe :
Je ne dis rien de moi, je demande une place ;
J'ai des supérieurs, c'est à moi de fléchir
Et je ne dois penser que pour leur obéir.

LUCILE.

Mais parlez-moi du moins d'une façon naïve :
Cachez-vous loin de moi la vérité captive ?
A qui croyez-vous donc qu'on donne Léonor ?
Quel est son prétendu ? seroit-ce Philidor ?

PHILINTE.

Non, non, ce n'est point lui : je le dis, je le jure ;
Encor ce n'est pas lui : c'est la vérité pure.

Le Duc en eut parlé.

LUCILE. (*bas*)

Quelle perversité!

PHILINTE.

Je veux en tous les tems dire la vérité.

(*bas*) LUCILE. (*haut*)

Quel Caton! quel Tartufe! Eh! celui que l'on aime
Est-il un Dédaigneux?

PHILINTE.

C'est un bonheur suprême!

Dédaigner est pour nous la première vertu,

C'est être courageux & jamais abattu.

Il nous en faudroit cent : dans le siècle où nous sommes

Le sage a pour vertu de dédaigner les hommes ;

Ils sont tous, si l'on parle avec sincérité,

Dignes de tout mépris, même d'indignité.

Le Dédaigneux plus grand, ayant l'ame plus pure,

Corrige les défauts qu'il raille & qu'il épure. (neux?)

L'œil du peuple m'entend. Qu'est-ce qu'un dédaig-

C'est l'homme qui voit tout, lui seul a de bons yeux ;

Il voit la vérité, son esprit la rend sûre :

Comme un grand orateur il dépeint la nature ;

Il sçait bien dévoiler la malice & l'erreur,

Les défauts de l'esprit & les fautes du cœur :

Au-dessus du héros élevant son génie

Il montre l'art puissant de la philosophie ;

Il est en tous les tems un juste observateur,

De l'empire des sens il connoît la faveur :

Il dédaigne, il le faut, les défauts, les chimeres,

Les fots, les vains projets, les démarches altières.

Sage critique il hait le vice, les écarts,
 Et pour tous les méchants il n'a jamais d'égards.
 Sage inspecteur des grands, mais exempt de caprices,
 Il sçait tout critiquer pour corriger les vices.
 Eh! quel moyen plus sûr, plus doux de corriger,
 Que railler le vice, afin de le changer!
 Le dédaigneux sans fard, d'un air riant & tendre,
 Découvre tout mortel à l'œil qui sçait l'entendre;
 Son esprit d'aucuns soins n'est jamais combattu.
 Etre un vrai dédaigneux, est pour nous la vertu:
 Lui seul fait revenir l'entêtè, le bisarre:
 Dans notre siècle, enfin, c'est une vertu rare.

(Il rit à part.)

LUCILE, (*s'éloignant vers le bas du Théâtre.*)
 Que de subtilité! que de mauvais détours!
 Que je déteste en tout cet homme & ses discours!
 Ils ne sont à mes yeux que crimes, ou imposture,
 Paradoxe. Est-ce ainsi que parle la nature?
 Il m'irrite à l'excès par son ton fastueux,
 Il me fait abhorrer, maudire le dédaigneux!
 Voilà de nos sçavants la divine éloquence:
 Leur but est en tous tems d'obscurcir l'évidence.
 A force de louanges il me fait détester
 Le vice qu'on pallie & qu'il veut exalter.
 Il semble en notre siècle, au sein du fanatisme,
 Qu'on voudroit rétablir partout le pyrrhonisme:
 Il semble qu'on nous dise avec méchanceté
 Que notre esprit n'est fait que pour la fausseté.
 Les hommes ne sont plus sauvages, ni barbares,
 Ils ont beaucoup d'esprit: leurs bons livres sont rares.

30 LE DÉDAIGNEUX,

Ils sont civilisés, mais en sont-ils meilleurs?
 Aiment-ils la vertu, la justice, les mœurs?
 Que l'amour seul du vrai fasse votre science,
 François, méprifez l'art de la fausse éloquence!

(Elie se rapproche de Philinte & elle lui dit)

En dépit de votre art d'oracle ou d'orateur,
 Votre ton séduisant ne peut toucher mon cœur.
 Etre un vil dédaigneux est un mal incurable,
 Un défaut très maudit, un vice insupportable,
 Contraire à l'air poli, qu'offre l'aménité;
 Il trouble des plaisirs l'aimable pureté;
 Il ne fait que du mal, c'est son espoir unique:
 Mais il devient l'horreur de la haine publique.
 Le nouveau pyrrhonisme, en bravant tous égards,
 Dégrade tout mortel & veut flétrir les arts.

PHILINTE, (se retirant vers le bas du Théâtre.)

Bon! la voilà rendue au point où je desire:
 Le faux est un grand art, un charme qu'on respire;
 Il révolte tout homme, impose à l'ignorant,
 Il le porte en sa fougue à quelque excès criant,
 Il l'appaïse, le pousse en des excès contraires,
 Il le conduit, enfin, souvent par des chimères.
 Plus elle hâtra les mœurs du dédaigneux,
 Plus je vois tous ses sens obéir à mes yeux.
 L'esprit peut tout, il sçait vaincre, plaire & séduire:
 Je suis l'inspirateur, nous sçaurons la conduire.
 Celui qui par l'erreur, par des sons, par des mots,
 Sçait entraîner, sent bien qu'il ne parle qu'aux fots.

LUCILE.

Vous devriez rougir de parler sans franchise,

De louer devant moi les méchants qu'on méprise :
 C'est comme d'admirer devant moi des enfants
 Aveuglés par l'amour, par d'instincts imprudents,
 Qui cédant aux transports d'un amour trop volage
 Font sans réflexion un mauvais mariage :
 Puis n'ayant aucun bien s'en vont, en gens pervers,
 En chasseurs, en SILVAINS, habiter les déserts.
 Il faut du vrai, des mœurs, à toute ame bien née!

S C E N E IV.

LUCILE, MONDOR.

L MONDOR.
 LE béat fuit Mondor..... Vous paroissez fâchée.

LUCILE.

Aux yeux de l'univers qui ne le feroit pas?

MONDOR.

La douceur, les vertus, ont pour vous des appas.

LUCILE.

Cet homme pur & saint, dévot hétérodoxe,
 Veut ne m'entretenir, rien que de paradoxe.
 Que la dialectique, & le déclamateur,
 Du François peu voyant vont gangréner le cœur!
 On ose me mentir & louer l'injustice :
 Tous les égarements sont passion ou vice.
 Admirons le jour pur qu'offre la vérité :
 Ses vrais rayons, Mondor, sont la simplicité.

MONDOR.

L'art de la vérité, sans doute, est respectable:
Il faut l'aimer; qu'elle ait en tout tems l'air affable.

LUCILE.

Je n'y puis plus tenir, & je crois qu'aujourd'hui,
On prouveroit qu'il faut prendre le bien d'autrui:
Il n'est rien qu'on ne prouve: on se fait un système
D'attaquer les vertus & la vérité même;
On me démontreroit qu'on peut par sentiment
Voler ou le voisin ou le premier passant.

MONDOR.

De son esprit souvent on fait mauvais usage.

LUCILE.

Le goût du paradoxe est peu fait pour le sage.
A force de parler, pérorer, discourir,
On me démontreroit qu'il faut toujours mentir.

MONDOR.

Le remede est peu loin: la fine raillerie:
Lors le ciel la commande ainsi que l'ironie:
Le fier présomptueux fait-il l'esprit brillant,
L'enjouement le badine: on rit en l'offensant.

LUCILE.

Je ne sçaurois souffrir de détours ni de feinte.

MONDOR.

Pour moi je ne puis pas mentir comme Philinte.

LUCILE.

J'aime la vérité.

MONDOR.

Je ne suis point flatteur.

Qu'on sépare l'or pur: démêlons-en l'erreur.

Il est deux vérités : l'une plaît, l'autre offense :
 De ces deux vérités faites la différence ;
 L'une aigrit les esprits, l'autre avec sa douceur
 Met du baume en la playe & console le cœur :
 La vérité souvent à tout homme est nuisible ;
 Son art est nécessaire, elle est toujours sensible :
 Mais il faut des égards , de la subtilité :
 Tout homme fut toujours né pour la vérité.
 Mais si le paradoxe ou l'esprit de délire
 Sur nous un seul moment prétendoit prendre empire,
 Le ridicule alors & les ris indécens,
 Même outrés, font pâlir les hommes suffisans.
 On peut aussi railler d'une façon légère.

LUCILE.

Mais toute raillerie, enfin, devient amère.

MONDOR.

On la mérite alors : préférons l'enjoûment :
 Les jeux, les ris, la paix sont un objet charmant :
 Aimons la vérité, douce, humble, bienfaisante :
 Rubens nous l'a dépeinte, & sa touche est charmante.

LUCILE.

Il est quelques défauts que l'on peut adoucir.
 Mais flatter le portrait & toujours l'embellir !

MONDOR.

Du méchant, quel qu'il soit, je ne suis point refuge,
 Ce n'est pas ma façon : que l'univers le juge.
 Je sçais bien qu'on me met au rang des complaisants :
 Je dois me marier avant deux ou trois ans.
 De mon oncle dépend moitié de ma fortune.
 Irai-je m'appeller Monsieur de la Rancune ?

C

Si j'ai quelques défauts, j'en conviens hardiment,
 Je veux me corriger, c'est-là mon sentiment.
 Je ne veux point flatter, je hais toute imposture:
 Cherchons une douceur naïve & toujours pure.
 Je ne suis point fardé: très souvent je fléchis
 Et je veux me montrer enfin tel que je suis.
 Je ne suis point censeur de ce siècle où nous sommes,
 Je compatis aux mœurs, même aux défauts des hommes.
 Je ne suis ni railleur, ni sçavant, ni malin,
 Et j'eusse refusé d'être censeur Romain.
 Je desiré qu'en beau l'on peigne la nature,
 J'aime partout la paix & l'affabilité pure,
 Le plaisir quelquefois, souvent la vérité,
 Mais avec la douceur, avec la volupté.

LUCILE (à part.)

En vérité, voilà, quoi qu'on dise & qu'on pense,
 Un assez bon garçon: j'aime sa complaisance.
 Par le don du génie en effet il me plaît:
 Il a très bon maintien, il est assez bien fait;
 Il est bien tel qu'il est: mais cependant j'hésite,
 Il n'est ni le naïf ni le saint néophite.
 La morale indulgente est d'aimer, d'épargner.
 Mais en tout tems faut-il souffrir & pardonner?
 Quoi qu'on dise, il vaut mieux errer dans la carrière.
 De ce côté plus doux la méprise est légère.
 Que de défauts divers, que de goûts différents?.....
 L'homme est né pour l'erreur: ce font-là ses talents.

S C E N E V.

LUCILE, PALLADOR, MONDOR.

PALLADOR.
JE viens vous annoncer une fête amusante,
 Nouvelle à l'univers, elle est intéressante;
 Tout Paris dont le goût est la sagacité,
 L'applaudit & le peuple en paroît enchanté.
 C'est un homme divin, prophète qu'on révere,
 Il voit l'eau dans son cours, au travers de la terre,
 Il voit sa source heureuse & ses rians détours,
 Il la discerne enfin partout pendant son cours.

LUCILE.
 Quel hableur!

PALLADOR.
 On le croit.

MONDOR.
 Quelle erreur!

LUCILE.
 Quel mensonge!

La vérité chez nous ne devient plus qu'un songe.
 Paris est-il assez plein de bénignité,
 De candeur, de vertu & de simplicité,
 Pour croire tout cela?

PALLADOR.
 Le siècle de Voltaire
 Est fait, mais malgré lui, pour tout voir & se taire.

MONDOR.
 Je hais les charlatans!

LUCILE.

Que j'en fais peu de cas !
Qu'on les doit mépriser !

MONDOR.

On ne les croira pas.

PALLADOR.

Je vais tout démontrer : mon art est l'évidence :
Je parle avec emphase : écoutez en silence.
Cet homme a les deux yeux faits autrement que nous...
Comme on sçait que la nuit les chats & les hiboux
Sçavent saisir leur proye au plus haut des cabanes,
Ainsi cet homme ayant de différents organes,
Voit au travers la terre. Ils le croient. Ha ! ha ! ha !
Eh, quoi ! ne peut-on pas se moquer de cela ?
Ah ! que le peuple est sot, & qu'ils sont méprifables,
Ils croiroient que le singe a parlé dans les fables.

MONDOR.

Que le sage & le peuple ont un goût différent !

PALLADOR.

Paris & Charanton croient en un charlatan,
On se battra pour lui.

MONDOR.

Quel témoin oculaire ?

PALLADOR.

Il en a cent... il voit au travers de la terre.

LUCILE.

Tout comme Pallador vous verriez à coup sûr,
A travers d'un miroir, même au travers d'un mur.

PALLADOR.

Mais enfin on le croit.

LUCILE.

Tant pis pour qui veut croire.

PALLADOR.

Qu'à mentir en nos jours on se couvre de gloire.

MONDOR.

Que les peuples sont fots ! il est même des grands
 Qui sont peuple aujourd'hui : tout dépend seul des tems.

S C E N E VI.

LISANDRE, LUCILE, MONDOR, PALLADOR.

LISANDRE.

JE viens vous en apprendre encor une plus belle,
 On donne au Colysée une fête nouvelle.
 On invente à Paris chaque jour des plaisirs,
 Et les Dieux ont formé ce lieu pour nos loisirs :
 On y donne une fête aimable & singulière,
 Chaque femme sera vêtue à l'étrangère.
 On verra les atours des différents pays,
 De Rome, d'Amsterdam, de Londres, de Paris.
 On verra deux à deux, le sultan, la sultane ;
 L'une fera Zaïre, & l'autre un Orosmane.
 Une Chinoise, ayant un air doux & bénin,
 Près de Confucius sera comme à Pekin.
 L'un est le Camoëns, & l'autre une Espagnole.
 Près du brillant Danois l'Angloise aura son rôle.
 Et depuis Petersbourg, à Maroc, à Cadis,
 Les modes paroîtront à nos yeux éblouis.
 Là le fameux Inca portera la foutane,

38 LE DÉDAIGNEUX,

La femme du ministre y fera l'Anglicane,
 L'un fera Scaramouche, & l'autre Mezetin,
 L'un fera Bostangi & l'autre Mandarin.
 L'un porte le cothurne en citoyen d'Athene,
 Là tout homme avoit droit de monter sur la scene:
 C'est-là qu'on admireoit les graces, les talents.
 On verra l'univers: quels spectacles charmants!
 Que de plaisirs divers, plus brillants qu'à Cythere,
 Tous les habits divers qu'on porte sur la terre,
 Un seul ordonnateur réglera les loifirs,
 Le peuple en ses regards trouvera ses plaisirs:
 On y parlera peu.

PALLADOR.

Ciel! quelle mascarade.

Ah! ce sera, ma foi, comme à la promenade,
 Car à Paris le goût est de se promener,
 Sans parler & sans rire & sans rien soupçonner.

LISANDRE.

On ne verra jamais que deux de même espece,
 La bergere, un berger, un prêtre, une prêtresse.
 Jugez au Colysée, où tout le monde ira,
 Combien à frais communs cette fête vaudra.
 J'y ferai pour mon compte, & vous deux pour les vôtres.
 Chacun jouit ainsi des dépenses des autres.

LUCILE.

Cette dépense immense est faite pour Paris:
 Malgré tous les cagots on y trouve les ris.
 Du bout de l'univers on vient dans cet asyle,
 Y respirer la joie: elle est l'objet utile.
 On y trouve toujours dix mille nouveautés,

Le plaisir s'y présente à nous de tous côtés.

LISANDRE.

Bien plus: déjà l'on voit au haut de la rotonde
Tous les portraits divers des ministres du monde,
Le portrait de l'Inca, le portrait du Moufti,
Du Prince de Congo, du Mogol, du Sophi.

LUCILE.

Dès demain je veux voir ces jeux qu'on nous apprête.
L'espoir d'un doux plaisir vaut souvent une fête.



A C T E III.

S C E N E I.

LE'ONOR, LISETTE.

LISETTE.

CHARMANTE Léonor, belle par vos attraits,
 Vous seule dont la main m'a comblé de bienfaits;
 Je n'étois rien, je suis dans un état honnête.
 Mon œil ne voit que trop le mal qu'on vous apprête.
 Mille écueils dans l'orage à vos yeux font cachés:
 On trompe peu mes yeux à vous plaire attachés.
 Si, comme un mauvais cœur, j'étois méconnoissante,
 Je dirois le plaisir, la liberté m'enchanté,
 Je veux vivre chez moi: vive la liberté!...
 Je n'oublierai jamais votre grande bonté;
 Je ne quitterai point mon aimable maîtresse:
 Mais j'ose vous prouver jusqu'où va ma tendresse.
 Tout œil peut se tromper... si refusant Mondor
 Votre penchant étoit d'épouser Pallador,
 Par mille nœuds d'airain la discorde vous lie,
 Je vous vois malheureuse & pour toute la vie.
 Je m'y connois très bien, & j'ai de très bons yeux:
 Sous son masque brisé fixez le Dédaigneux.
 Quel déplorable instinct.... Victime & vertueuse!
 Il vous rendra la vie à vous-même odieuse.

LE'ONOR.

Je connois votre amour, votre sincérité,

Et votre cœur me parle avec naïveté.
 Pallador au-dessus des vains traits de l'envie
 Est un homme à talents né pour l'Académie.
 Son humeur enjouée est pour nous un loisir,
 Son esprit est semblable en tout tems au zépher,
 Qui bat de l'aile aux yeux de la brillante Aurore,
 Qui ne vole qu'aux lieux où les fleurs vont éclore.
 Il a des traits frappants, il a beaucoup d'esprit.
 Ma mere avec plaisir à ses propos sourit.
 Il est critique, il sçait & badiner & rire.

L I S E T T E.

Et comme nos auteurs souvent se contredire.

L E ' O N O R.

A Paris, à la Cour ne s'intriguant de rien,
 Honnête homme, il voudroit qu'ici tout iroit bien,
 Faut-il donc applaudir partout aux injustices,
 Aux manquemens d'égards, aux frivoles caprices ?

L I S E T T E.

Le dédain est son vice, il vous dédaignera.
 Si jamais vous pleurez, qui vous consolera ?
 Défiez-vous toujours du chant de la Syrene,
 Elle plaît, mais bientôt dans l'abîme elle entraîne.
 Le prisme n'offre pas aux yeux la vérité.
 Votre bonheur toujours fait ma félicité.
 Frappez, mais écoutez; haïssez l'ame pure !
 Je vais dans un moment démasquer l'imposture :
 C'est un esprit mal-fait, un esprit de travers,
 Il méprise l'Europe & ce vaste univers.

L E ' O N O R.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Si du roc il coule une onde pure,
 Vive image que montre & que peint la nature;
 Si l'œil est fait pour voir, & le cœur pour aimer,
 Qu'on éprouve l'amant qui sçait plaire & charmer.
 Près du char de la haine en esclave il s'empresse,
 Ses défauts les sçait-il voiler avec adresse,
 Si vous voyez combien au lieu de cent amis
 Il se fait chaque jour dix mille ennemis?
 Mais il a de l'esprit, il critique les hommes:
 Eh! manque-t-on d'esprit dans le siècle où nous som-
 mes?

Non: rien n'est si commun, il faut en convenir.
 Mais l'art est de sçavoir comme on doit s'en servir.
 Dieu donne nous des biens, c'est un grand avantage:
 Le mien est de sçavoir en faire un digne usage.
 Pallador a le cœur trop vif, trop violent,
 Il ne peut échapper à l'œil vif & perçant;
 Il se cache un instant: le voile bientôt tombe:
 On le voit tel qu'il est: dans son vice il retombe.
 S'il avoit de l'esprit, il sçauroit se calmer,
 Il songeroit plutôt qu'il faut se faire aimer.
 Pourquoi deshonorer, flétrir par des murmures
 Des personnes toujours à nos regards très pures?
 Il n'est qu'un étourdi qui veut dire un bon mot,
 Et qui ne prouve rien, sinon qu'il est un sot.

LE'ONOR.

Il a tort. Eh! qui donc n'erre pas dans la vie?
 Il pourroit payer cher un jour sa raillerie.

L I S E T T E.

Son tic est dans son cœur, c'est un défaut d'esprit,
 Qui dédaigne, qui blesse, & qui toujours médit;
 Il dégénere en haine, en fougue, en calomnie:
 Et le tout, c'est pour faire éclater son génie.
 S'il rit c'est pour paroître en tout lieu méprisant,
 Vivre, exister, pour lui, n'est rien qu'être offensant.

L E' O N O R.

Mais il est un auteur; même j'ai vu son livre.

L I S E T T E.

Il est en tous les tems aisé de le poursuivre.
 Ses livres si vantés, que sont-ils? des Essais:
 Je les ai vu moisis, épars sur tous les quais.
 Voyez avec quel art & quelle audace fiere
 Il attaque de front une cabale altiere;
 Cabale en tous les tems ardente à se venger,
 Craignant peu les forfaits dont on la veut charger;
 Cabale, dont l'espoir & l'amour & l'envie
 N'est que de dominer ou de perdre la vie;
 Toujours persévérante en sa méchanceté
 Elle cache l'orgueil sous l'air d'humilité.
 L'excès d'ambition est son funeste vice:
 Son masque est la vertu, son penchant l'artifice.
 Dans chaque paradoxe elle verse un poison
 Et contre la nature elle arme la raison.

L E' O N O R.

Il a tort, je le sens, & tort de deux manieres,
 D'attaquer les méchants, cabales mensongeres.

L I S E T T E.

Ce sont de grands péchés, il s'en mordra les doigts:

44 LE DÉDAIGNEUX,

Son épouse aura part un jour à ses exploits.
 Sur ces gens on devroit, sans murmurer, se taire:
 Qu'on les renvoye au juge ou bien au ministère.

LE'ONOR.

C'est un écart, Lisette, il faut le pardonner:
 Il n'y reviendra plus, on sçaura l'étonner.

LISETTE, *(tirant un papier de sa poche.)*

Voici comme il se rit, affectant l'air aimable,
 Du mortel le plus grand & le plus respectable;
 Il paroît quelquefois par ses fréquents éclairs,
 Il prétend commander & régler l'univers.
 Son esprit est très sûr, voile sans artifices,
 D'une foule d'amis il faisoit les délices.
 Par hafard un vieillard sans femme & sans enfants
 Lui montre un drame fait à soixante & dix ans.
 Notre héros répond: c'est une rapsodie,
 Et j'en ai vu dix mille ainsi pendant ma vie.
 Qu'il endorme la Cour, il sçait souvent charmer:
 Que ce vieillard travaille il pourra se former;
 Dans son petit poëme on trouve à sa maniere
 Souvent du naturel, de l'extraordinaire,
 Même de l'intérêt dans des momens divers:
 Pour peu qu'il corrigeât par acte trois cents vers.
 Je le vois applaudi dans cent lieux sur la terre.
 Y pensoit-il aux pieds de Sophocle & d'Homere?
 Parle-t-il de Damon, il dit qu'il est charmant,
 Il est grand, excepté qu'il vit sans sentiment.

LE'ONOR.

Epargnez.

L I S E T T E.

Sa voix sçait colorer & séduire,
 S'il peint en mignature & c'est pour nous détruire.
 Est-ce un nouvel auteur, il prétend s'en venger.
 Il devoit bien plutôt l'aider, l'encourager.
 Il semble que sa voix & sa lyre éloquente
 Dife on ne verra plus de nouveauté charmante,
 D'ici jusqu'à mille ans il ne peut exister
 Rien de bon, de parfait, il ne faut rien tenter:
 Tout est dit, rien de plus, nulle épreuve hardie:
 Depuis trois cent vingt ans qu'on a l'imprimerie,
 On a tout épuisé, l'amusant & le beau:
 Vous ne pouvez jamais rien trouver de nouveau:
 Auteurs, ranimez-vous de vos flammes rapides,
 Que le nouveau Sophocle & Moliere vous guident;
 Suivez, mais sans trembler, tous ces divins auteurs,
 Ils n'ont jamais voulu que corriger les mœurs.

L E ' O N O R. *(en riant.)*

Lisette, vous aurez un prix de poésie
 Et je n'ai jamais vu mieux parler de ma vie.

L I S E T T E.

Il ose encor bien plus, sans craindre le hasard,
 Déchirer nostre sexe & médire avec art:
 Le sexe est redoutable & plus qu'on ne peut croire,
 On ne peut sans péril oser flétrir sa gloire:
 Il a l'œil clair & juste, il est ferme & puissant,
 Et l'on ne l'offensa jamais impunément.
 Il faut toujours l'aimer, le respecter, le craindre,
 Et pour lui, devant lui, s'abaisser, se contraindre.
 Tout le sexe s'unit au moindre mouvement

46 LE DÉDAIGNEUX,

Qui l'outrage est un lâche : on hait l'homme imprudent.
 C'est la cause commune : on sçait flétrir l'envie,
 Si le criant pervers répand la calomnie.
 C'est le fourbe & sa rage & la méchanceté
 Respirant comme l'air l'ingrate iniquité.
 Notre sexe est plus grand, & l'autre doit le suivre :
 Ne pas le respecter, est ne sçavoir pas vivre.
 Qu'on révere le sexe, admirons ses regards :
 En tous lieux que pour nous on soit rempli d'égards.

LE'ONOR.

Il le faut avouer, Apollon vous inspire ;
 Je vois entre vos mains ses lauriers & sa lyre.

LISETTE.

Pallador ne sçait rien qu'être un mauvais plaisant ;
 Il parle mal du sexe & rit en offensant.
 Son vice est plus haï que n'est l'hypocrisie,
 Le fanatisme obscur, l'infame idolâtrie.
 Il vous dédaignera par ses ris indécents,
 Oui, vous, mere, alliés, protecteurs & parents.
 Tout le monde vous fuit, on vous croit dangereuse :
 Avec lui vous ferez à jamais malheureuse :
 Chacun vous laisse à part : vos beaux jours sont passés.

(Elle aperçoit Valere.)

Vous vivez dans les pleurs... En ai-je dit assez ?



S C E N E II.

LE'ONOR, VALERE.

VALERE.

ELLE haït les méchants & vous prédit leur chûte:
 Quel plaisir de leur voir faire un peu la culbute,
 La virevolte dans l'eau... on rit avec gaîté.
 Non, Pallador n'a pas assez d'aménité.

LE'ONOR.

Vous badinez toujours; son cœur est sans malice,
 Il montre avec candeur le bord du précipice.

VALERE.

Par ses écarts criants, surtout par ses hauteurs,
 Sur sa famille il peut attirer cent malheurs.
 La vérité me plaît, elle est toujours aimable.
 Mais dédaigner, médire est l'homme insupportable.
 Pallador est ainsi: de guirlandes, de fleurs,
 Il ne se sert jamais pour conquérir les cœurs.
 Son cœur persévérant chérit la perfidie:
 Plaire c'est sa vertu, son vice c'est l'envie.
 Il n'est jamais flexible, on ne peut le dompter,
 Il n'en reviendra pas, il sçait trop se flatter.

LE'ONOR.

S'il n'est pas le rival & l'émule du sage,
 Chacun a ses défauts: n'en prenez point d'ombrage.

VALERE.

Doutez un peu: Descartes en a parlé souvent:
 Vous sçavez vous contraindre, observez-le longtems.

Les filles de quinze ans avant leur mariage
 Sçavent tant inspecter l'amant qui fait le sage.
 Contraignez-vous, doutez, sous un air de gaité,
 Vous verrez que j'ai dit l'exacte vérité.

LE'ONOR.

Je le démêlerai : ma lumière est très vive :
 J'éprouverai, j'entends, je suis très attentive,
 J'ai des yeux comme un lynx & vois comme un Argus :
 Un défaut découvert m'en découvre encor plus.
 J'interoge en causant : mon œil fait des épreuves,
 Et l'on fait tant enfin qu'on rencontre des preuves.
 On ne peut pas manquer de connoître & de voir.
 Mais le voici. Doutons, pour mieux m'appercevoir.

VALERE.

Vous n'avez pas besoin dans l'instant de Valere,
 En confident discret je suis à la légère.

S C E N E III.

LE'ONOR, PALLADOR.

PALLADOR.

AIMABLE Léonor, ah! quel plaisir plus doux,
 Je vous vois, quel bonheur! je suis auprès de vous.
 Je suis vrai, je vous aime, & plus je vous adore :
 Vous être ma Pſiché, ma Minerve, ma Flore ;
 Je veux vous épouser, respecter vos attraits :
 Que l'hymen & l'amour s'unissent pour jamais.
 Soumis je ne suis point un élégant volage,
 Vous offrant, mais à faux, le plus frivole hommage.
 Je

Je ne suis point Cléon, son humeur me déplaît,
 Il ne veut épouser, rien que par intérêt.
 Ah! que les fats, les sots, sont en tout haïssables:
 Ma foi, je les dédaigne, ils sont tous méprisables.
 Le changement conduit le premier chaque jour,
 L'autre un vil intérêt: nul n'a connu l'amour.

LE'ONOR.

Chacun pensant à foi ne voit seul & n'aspire
 Qu'à sa félicité... c'est seul ce qu'il respire.

PALLADOR.

Pour moi j'ose le dire, il n'en est point ainsi,
 Je serai vrai toujours, je le suis aujourd'hui.
 Le grand homme aime seul, c'est un bonheur suprême:
 S'il adore, c'est vous, c'est pour vous qu'il vous aime.
 Pallador hait la ruse & ces détours obscurs:
 L'austere vérité m'en montre de plus sûrs.
 Ne cherchant qu'à tromper, je connois la malice:
 On gagne la suivante, alors c'est l'artifice.
 On flatte la maman, & son cher directeur.
 Que j'abhorre les tours d'un indigne flatteur!
 L'homme de la maison, le conducteur, le sage,
 Veut se mêler de tout & faire un mariage.
 Mais si pour un hymen il vous paroît en feu,
 Le drôle sçait tirer son épingle du jeu:
 De ses revenans - bon je connois bien l'allure.

LE'ONOR.

Je crois que vous voulez peindre au vif la nature.

PALLADOR.

On trompe la famille & même la maman:
 Mais sans en dire rien on escroque l'argent.

D

50 L E D É D A I G N E U X ,

Je connois un François d'une humeur singuliere :
Voici ses vrais propos, il parle sans mystere.

L'EONOR.

Quoi qu'il soit singulier, il peut avoir raison.

PALLADOR.

Qu'on achete le sot qui conduit la maison,
On achete la paix, la guerre, la justice,
La vertu, l'amour même, ainsi qu'un bénéfice:
Puis on se courbe, on plie en esclave amufant,
On flatte, on est dévot, on est persévérant.
Je ne suis point ainsi, j'offre un sincere hommage,
De tous mes sentiments c'est la vivante image,
Il est un seul instant, doux charme du bonheur;
Je respire en vos bras, ce moment enchanteur,
Votre plaisir m'est tout; vous pourriez dans la vie
Me procurer un sort au-dessus de l'envie!

L'EONOR.

(mentir:

Deux mots.... Mon cœur voit tout... je ne sçais point
Ma mere... des parents..... C'est à moi d'obéir.)

(bas, & à part)

Il méprise tout homme, il le dédaigne: il m'aime,
Il pourroit bien un jour me dédaigner moi-même.
Dans l'ombre de la nuit l'éclair nous instruit bien.

S C E N E IV.

PALLADOR (seul.)

QUEL hymen! quel retour! ceci n'en promet rien.
Je perdrai Léonor. Ah! quel coup plus terrible!
L'épouser, être aimé; cela n'est plus possible.

Cette famille ici n'aime que les flatteurs,
 Esclaves ou fripons, faux témoins, orateurs.
 Ma peine, je le vois, ne peut qu'être inutile,
 Je ne pourrai jamais gagner cette famille.
 Que Léonor est belle : ô ciel ! qu'elle a d'appas !
 Je l'aime : elle s'enfuit & ne me connoît pas.
 Pourquoi tant soupçonner une telle injustice ?
 Que l'amour, que l'hymen à jamais nous unisse !
 Que puis-je maintenant ? Tout craindre & m'affliger.
 Je l'aimerai toujours, je ne veux point changer.
 Quel retour inhumain ? eh ! devois-je l'attendre
 Après cette amitié si fidelle & si tendre.
 Comme le sexe est fait ! il change en un instant.
 Comment le définir ? C'est l'idole du tems.
 Il le faut avouer, la femme est plus légère
 Qu'un zéphir dont on sent la course passagère ;
 Une femme vous rit, vous promet de l'amour ;
 C'est l'Aurore, elle plaît & fuit à l'œil du jour.
 Un moment vous plaisez à leur esprit frivole :
 Le cœur part, on vous donne aussitôt sa parole.
 L'instant fuit : plus d'amour. Vos beaux jours sont pas-
 Tous vos soins obligeants sont bientôt effacés.
 Ce n'est plus la douceur & la volapté pure,
 Nous offrant pour tribut les dons de la nature ;
 Chaque cœur d'une femme est fait comme un miroir,
 Très poli, mais très dur, où chacun peut se voir ;
 Il reçoit en un jour plus de mille figures,
 L'une fait place à l'autre, ainsi que nos parures.
 C'est trouver un phénix, que voir un cœur constant.
 François, contentez-vous de jouir d'un moment.

S C E N E V.

PALLADOR, LISETTE.

L I S E T T E, je vous aime, & mon ame attentive
Se désole en ce jour, elle devient craintive;
Je suis hors de moi-même & ne me connois plus.
Qu'ai-je vu? J'espérois: quoi! seroit-ce un refus?

L I S E T T E.
D'où vous vient cette idée? On se flatte, on espere:
Léonor peut aimer, elle vous est très chere:
L'amour, les sentiments pourront toucher son cœur.
Parle-t-elle de vous, c'est l'affable douceur,
Qui voit en vous le don & de rire & de plaire,
Ce génie amusant, le cœur qui persévère.

P A L L A D O R.
Mon cœur est la colombe & la sincérité,
Et j'aime Léonor comme la vérité.
Lisette, que je hais quiconqué avec adresse
Ne songeant qu'à flatter veut tromper sa maîtresse;
Que je hais l'espion, le traître, le trompeur;
Je méprise tout être où ne vit pas l'honneur.
Doux, simple, obéissant, sans fiel & sans colere,
Je le dis, oui, je suis esclave de la terre;
Je le suis, mais du vrai, mais des honnêtes gens:
J'ai fait vœu de haïr à jamais les méchants.

L I S E T T E.
Ma foi, s'il est ainsi, vous êtes, je le jure,

Le moins esclave en tout qui soit dans la nature.

(bas.)

Quel dédaigneux! il faut le perdre, le flétrir.

(haut)

Soyez sûr, vous pourrez tout vaincre & réussir.

Aimez, soyez constant, suivez partout ses traces,

L'amour est en tout tems rapellé par les graces.

PALLADOR.

Dans le fond de mon sein je sens frémir mon cœur,

Si je perds Léonor je perds tout mon bonheur!

LISETTE.

D'un nectar enchanteur goûtez la douce ivresse,

Qui nous offre un hymen, toujours nous intéresse.

SCENE VI.

PALLADOR, LISANDRE.

LISANDRE.

NON, ne vous flattez plus, mon très cher Pallador,

D'avoir un jour la main, le cœur de Léonor.

PALLADOR.

Comment!

LISANDRE.

L'homme indiseret, s'il en fut dans la vie,

Semant comme des fleurs partout la zizanie,

Qui joint l'art du Parnasse à la méchancelé,

Vient de lâcher un trait de sa perversité;

Il mande au petit Duc que vous aimez Julie,

Cette fille à la mode & riante & jolie,

54 L E D É D A I G N E U X ,

Et que pour épouser...

PALLADOR.

Qui, moi? bientôt ce fer
Dompteroit le méchant... A tous je vais de pair.
J'aime peu les puissants, je hais la tyrannie:
Nous sommes tous égaux: l'orgueil est ma patrie.
Quel mensonge! sçait-on mon nom & qui je suis!
Quel monstre mal-faisant! d'inventer de faux bruits.

LISANDRE.

Ce n'est point un faux bruit que le Duc & Julie
Sont unis en secret, j'en répons sur ma vie:
Nouvelliste à projets il aime le nouveau,
Il prétendoit vous voir, donner dans le panneau,
Et vous faire épouser une fille volage.

PALLADOR.

Pallador est-il fait pour un pareil outrage?

LISANDRE.

Hier aux mains du Duc sur vous on vit des vers.

PALLADOR.

Suis-je donc le jouet de ce vaste univers?

(LISANDRE donne les vers, & PALLADOR lit.)

„ Le dédaigneux n'est rien qu'un homme qui s'oublie,
„ Qui médit par paresse & qui rit par envie;
„ Le charme des plaisirs, goût de la volupté,
„ Ne lui font point connus, il n'en est point flatté.
„ C'est le tigre inquiet, le jaloux, la vipere,
„ Qui n'eut jamais d'amis, n'en aura sur la terre.
„ De l'essain des méchants sa voix devient le cor.
„ Nous le connoissons: c'est... qui? C'est Pallador.
Détestables coquins, qui rampez au Parnasse,

De vos vils écrivains je punirai l'audace.
 Si je suis dédaigneux. Eh! n'ai-je pas raison,
 Dans ces lieux où chacun exhale son poison,
 Où l'on ne voit qu'orgueil mêlé d'insuffisance,
 Que maris signalés par trop de complaisance,
 Que libertins dévots, lâches persécuteurs,
 Gens sans loix, sans vertus, sans courage, sans mœurs :
 Ici l'on voit le fourbe, impofant à l'Europe,
 Des matrones d'Ephese & point de Penelope,
 L'intriguant revolté, le foible orateur,
 Qui sous un air bénin affecte la candeur.
 Il n'est rien sous le ciel qui soit moins reprochable
 Que d'être dédaigneux; lui seul est estimable.



A C T E IV.

S C E N E I.

VALERE, PHILINTE.

VALERE.

HA! HA! je n'y tiens pas, comme le voilà fait,
 Cet homme de douceur, ce béat si parfait:
 Des festons, des pompons, habit couleur de rose,
 Elégance de cour. Quelle métamorphose!
 L'épée & le plumet, il ne lui manque rien.
 Quel changement subit. Ah! cela n'est pas bien.
 Melpomene & Thalie jouissent d'indépendance,
 Chez elles permet-on de pareille licence?
 Un caractère doit toujours se soutenir,
 Etre toujours pareil, jamais se démentir:
 Horace, Despréaux & même Neptolemene
 Ont proscriit cet abus en réformant la scene.
 Qu'on soit le même en tout du matin jusqu'au soir,
 On ne doit pas ainsi changer du blanc au noir:
 Que chacun soit en tout à lui-même semblable.
 Lisez l'Art Poétique, Aristote & la fable.

PHILINTE.

J'étois ami des arts, je deviens citoyen:
 L'usufruit a cessé, je rentre dans mon bien.
 A fond perdu j'avois des biens considérables, (bles!
 Les détenteurs sont morts, qu'ainsi soient leurs sembla-

Ces biens, selon mes vœux, m'ont remis en état
 De quitter l'air dévot & le ton de béat.
 Quand on n'a pas de Crac, il faut bien s'y réduire:
 Le cœur en certain tems n'a pas ce qu'il respire.
 A-t-on des biens, tout change, on n'est plus importun,
 Plus d'air mortifié, plus de noir, plus de brun.
 Adieu dans le moment toute cérémonie,
 L'air céleste & soumis qui fuit la modestie.
 Je ne suis plus, enfin, contraint dans mes desirs,
 Et je veux maintenant vivre pour mes plaisirs.
 Tous en feroient autant. La contrainte m'irrite,
 Et je hais l'art divin de vivre en hypocrite.

VALERE.

Vous voilà bien changé! mon cœur en est ravi.
 Quel élégant habit! il est, ma foi, joli.

PHILINTE.

C'est bien plus: au combat je suis un athlète,
 Je défilerois Psiché: mais j'apperçois Lisette.

SCÈNE II.

PHILINTE, VALERE, LISETTE.

PHILINTE.

JE n'ai qu'un seul instant, donnez-nous un souris:
 Il faut que je me montre en cent lieux dans Paris.
 Dites à Léonor qu'au brillant Colysée
 Pour un ou bien deux jours la fête est différée.
 L'oncle de Pallador est enfin arrivé.

D 5

LISETTE.

Que le neveu sera repris, desapprouvé!

PHILINTE.

L'oncle ici lui fera de longues remontrances,
Réprimandes, conseils, vrais droits d'impertinences:
Là mêlant l'hyperbole aux discours séduisants,
Le vieillard va causer quelques éclats charmants.

VALERE.

L'oncle est, vous vous trompez, doux, modéré, tran-
(quile.

PHILINTE.

Lisette, c'est à vous de réveiller sa bile.
Que la flâme & le feu voltige en la maison!

VALERE.

Mets l'oncle hors d'état d'entendre la raison;
Il faut par tes clameurs qu'il soit hors de lui-même.
Brouiller de tels parents est un plaisir suprême.

S C E N E III.

LISETTE, (*seule.*)

AH, parbleu! je sçais l'art d'imprimer dans le cœur
La discorde sans frein, la fougue, la terreur;
C'est - là le grand secret de la haute éloquence:
Ce font - là mes talents, ma gloire & ma puissance.
Les neuf Muses de myrthe ont sçu me couronner;
Je sçais l'art d'attendrir, d'émouvoir, d'étonner,
De surprendre les sens, d'exciter des allarmes:
Mon don est plus puissant, je fais verser des larmes:
J'inspire, je peux tout. Ah! que je vais mentir,

Que je vais les brouiller, les faire se haïr.
 Je crois que voici l'oncle: il n'est pas redoutable.
 Profitons sur le champ du moment favorable.

S C E N E IV.

L I S E T T E, A M I N T E.

A M I N T E.

A M I N T E plein d'égarde ne peut-il aujourd'hui
 Parler à Pallador: on dit qu'il est ici?

L I S E T T E.

Quoi! vous êtes, Monsieur, ce tuteur honoraire,
 Ce grand parleur qui vient en homme de colere,
 Dénigrer Pallador, & le moriginer.
 Croyez-moi, vous risquez de vous faire berner.
 Allez planter la vigne & le pampre en Champagne,
 Retournez sur vos pas vite à votre campagne:
 Nous n'avons pas besoin de voir votre courroux,
 En franc provincial, Monsieur, décampez-nous.

A M I N T E.

De quel coup de pinceau d'une main libre & sûre
 A mes regards séduits vous peignez la nature?
 Paris n'est pas le lieu sous tout notre horizon
 Où l'on ait de l'esprit, du goût, de la raison.
 Pourquoi m'injurier?

L I S E T T E.

Vos ris, votre indécence,
 Votre air impertinent m'irritent à toute outrance.
 C'est l'oracle en délire, il ne sçait ce qu'il dit,

68 LE DÉDAIGNEUX,

Il est hors de raison quand sa voix la prescrit:
Un méchant, mais sans frein.

AMINTE.

Calmez-vous: point d'injures;
J'ai l'oreille peu faite à des vérités dures.

LISETTE.

Je vous reconnoîtrois entre mille sur un,
Un bavard, qui n'a pas l'ombre du sens commun.

AMINTE.

Point d'excès en propos, l'esprit pur est tranquille:
Soyez un peu plus douce, un peu moins incivile:
Prenez un air poli, riant, plein de douceur;
Songez que Vaugirard a formé vôtre cœur.

LISETTE.

Vous parlez comme un bonze égaré dans l'ivresse;
Au lieu pour Pallador d'avoir de la tendresse,
Venir tel qu'un pédant conduit par ses fureurs
Parler de réformer notre esprit & nos mœurs,
Par le péché mortel! il est invulnérable,
Je connois.

AMINTE.

Respectez un homme respectable:
Point tant de dureté, & point tant de raisons.
A tout cet univers donnez-vous des leçons?

LISETTE, (le montre au doigt.)

Comme il est dans la rage! ah! l'homme à la censure,
Il faut le regarder... quelle drôle figure!
Vouloir venir ici faire le correcteur,
Ou le pere préfet, ou le réformateur.

AMINTE.

L'homme doit pardonner les défauts d'une fille.

LISETTE.

D'une fille? voyez l'extravagant, le drille!
 Moi, qu'on voit chaque jour en manche à la Tronchio,
 Le pochon sur le bras & la canne à la main,
 Paroitre au Luxembourg, ou bien aux Tuilleries,
 Comme Coytel a peint les nymphes, les génies.
 Me traiter d'une fille! un grossier, un brutal,
 Qui ne sçait pas parler, le plus sot animal,
 Qui vient pour critiquer un fils de l'éloquence:
 Quand on me maudiroit j'en tirerois vengeance!

AMINTE.

Mademoiselle, un peu calmez votre transport,
 Je ne suis ni ne fus l'oncle de Pallador,
 Je ne suis qu'un ami qui venois dans l'orage
 Montrer à l'œil qu'on doit observer un nuage:
 Et vous vouliez sans doute avec dextérité
 De l'oncle voir ici quelque vivacité.

S C E N E IV.

LISETTE (*seule.*)

JE ne le vois que trop, je me suis trop pressée,
 Mon œil voit juste & clair; que je me suis trompée!
 Je m'en mordrai les doigts, peut-être quelque jour,
 La malice en courroux m'inspire un meilleur tour.
 On n'arrêta jamais les projets du silence
 Ni la femme qui veut courir à la vengeance.
 Il faut tous se liguer en tout tems, en tous lieux...
 Tout est enfin permis pour perdre un dédaigneux.

SCÈNE V.

ARAMONT, PALLADOR.

PALLADOR, vous sçavez combien mon cœur vous
 Mon intérêt pour vous, mon amour est extrême.
 Mon neveu, vous aurez mon bien après ma mort,
 Votre conduite ici me déplaît, mais très fort :
 Vous dédaignez tout homme : il n'est point sur la terre
 De plus grand mal. Quel vice, indigne caractère,
 C'est le plus détestable & le plus détesté,
 Qu'on ait jamais connu dans la société.
 Vous avez de l'esprit, du goût & du génie :
 Ce sont les vrais plaisirs, les charmes de la vie,
 Votre esprit enjoué....

PALLADOR.

Vous verrez que j'ai tort.

ARAMONT.

Avoient sçu vous donner le cœur de Léonor.
 C'est l'art du médisant, c'est votre raillerie
 Qui l'ont fait... Ils feront le malheur de ma vie :
 Ils feront votre perte. On voit tout à présent,
 Par votre esprit critique & badin & riant,
 Vous imitez Momus. Ce moment est rapide,
 Il fuit comme un éclair : il nous faut du solide.
 Vous déplorerez bientôt : oui, regrets superflus,
 Vos beaux jours sont passés, cet heureux tems n'est plus ;
 Par votre air dédaigneux, par votre médisance,

Vous avez tout perdu, la flatteuse espérance
 De faire un doux hymen par nous seuls projeté
 Dont dépend à jamais votre félicité:
 Une personne riche & de haute naissance,
 Vertueuse, tranquille, & fuyant la dépense.
 Il n'y faut plus penser, c'est un frivole espoir.
 Quoi! votre œil fasciné ne peut l'apercevoir?
 Changez, corrigez-vous: il le faut, je l'ordonne,
 Je vous en prie, il faut ne dédaigner personne.
 Vous êtes dédaigneux. Avouez votre erreur,
 Votre maudit penchant fera votre malheur.
 Songez à ces vertus, exemptes d'artifices,
 Sans ce mélange obscur de passions, de vices,
 Je dis la vérité. Calmez votre courroux,
 Il faut vous corriger. *Vous reconnoissez-vous?*

PALLADOR.

Qui, moi? qui, dédaigneux, avoir telle manie?
 Je n'ai jamais donné dans cette frénésie:
 J'aime à causer, à rire, & je le crois permis.
 Minerve au sein des arts souffre souvent les ris.
 Un homme a des écarts sans cesse intolérables:
 Je dépeins ses défauts, ils sont très condamnables.
 Je jase, je m'amuse, & quel mal, s'il vous plaît,
 Trouvez-vous à cela? je le peins tel qu'il est.
 Quand il manque au public, s'il fait une méprise,
 Je m'en ris, je m'en moque; & plus, je le méprise:
 J'admire les vertus, je connois les talents.
 On peut, on doit toujours se rire des méchants.
 On corrige les gens qu'un hasard met en place,
 On distingue le bon: ils n'ont plus tant d'audace.

ARAMONT.

Je sçais qu'il est des gens, esprits purs & divins,
 Qui sçavent pallier tous les tours des Crispins;
 Ils ont toujours raison, même ils sont infailibles,
 Si l'on veut écouter leurs discours peu plausibles.
 Je ne me trompe point, votre cœur m'est ouvert:
 Oui, votre passion vous aveugle & vous perd.
 Vous êtes dédaigneux, votre ardeur est si forte
 Qu'à tous moments, partout, sa rage vous emporte.
 Avouez, connoissez le vrai qui parle aux yeux:
 Un dédaigneux haï, toujours pernicieux,
 Mérite qu'on le chasse; il n'est pas supportable.

PALLADOR.

Un dédaigneux, sans doute, est toujours méprisable.

ARAMONT.

Vous osez l'avouer, & c'est un vilain cas,
 Vous protestez toujours que vous ne l'êtes pas.
 Voyons le dédaigneux unir la médifance,
 La critique & le fiel à l'injuste arrogance.
 Son esprit est pervers & son cœur est gâté,
 Peu liant, il dit trop, souvent la vérité
 Le contredit: vous voyez sa façon revoltante
 Peu propre à corriger & toujours insultante.
 Il haït, méprise, outrage & voit tout diffamé;
 (Profond mépris) il est haï, flétri, blâmé.
 Réfléchissons sur nous, & voyons l'imposture
 De quiconque ose ici mentir à la nature.
 Est-ce votre portrait? *Vous reconnoissez-vous?*
 Vous ne l'êtes que trop; quel grand malheur pour nous!

PAL-

PALLADOR.

Il est toujours permis, avec un doux fontire,
 D'ouvrir les yeux, de voir, de s'égayer, de rire;
 C'est - là la volupté, par - là seul Pallador
 Est aimé de Lucile & plaît à Léonor.
 Voulez - vous voir bannir les plaisirs, les délices?
 Je blâme les excès, je méprise les vices.
 Voulez - vous m'envier de si rares talents?
 Le Parnasse & Momus sont faits pour les amants.
 L'esprit est né pour plaire, & le brillant génie
 Est fait pour Melpomene & pour aimer Thalie.

ARAMONT. (*bas*)

Il veut donner le change: il a tout avoué.

(*Haut*)

Vous voulez vous cacher sous le nom d'enjoué,
 Sous le masque trompeur d'un sçavant qu'on burine,
 Ou d'un homme d'esprit qu'on raille & qui badine,
 Et qui réjouissant & fécond en propos
 Sçait amuser & plaire en disant de bons mots.
 Vous n'êtes point cela. Je suis vrai, très sincere,
 Ce n'est ni votre goût, ni votre caractère:
 L'homme sage, enjoué, sçait s'amuser de tout,
 Il a beaucoup d'esprit, de génie & de goût;
 Il dépeint les défauts: les plaisirs de la terre,
 Il ne mord point au vif d'une morsure amere;
 Il agit avec grace & raille en excusant:
 S'il critique par fois, ce n'est qu'en pardonnant.
 L'indulgente vertu respire sur sa bouche. (*che.*)
 Mais vous, parlons sans fard, il n'est rien qui vous tou-
 Vous déchirez, mordez: rien ne vous peut fléchir.

E

PALLADOR.

Mon oncle, en me peignant ne sçait pas m'embellir.

ARAMONT.

Vous critiquez toujours.

PALLADOR.

Je deviens un cynique.

ARAMONT.

Non, non, vous n'êtes pas à mes yeux un critiqué.
 Sans doute il est permis de voir, de critiquer
 Les défauts différents; on peut les indiquer,
 Mais sans s'appesantir d'une façon grossière:
 Sans lacérer l'auteur, montrez-lui l'art de plaire.
 Estimons tout censeur, c'est un juste miroir
 Où l'on peut se connoître, où chacun peut se voir.
 Mais à cet art il faut qu'on joigne la finesse:
 Qui cultive les arts, les respecte sans cesse,
 Et sans vouloir flétrir par de mauvais discours
 On discute en riant. Vous offensez toujours.
 Le critique badine, il est vrai, sans scrupule;
 Il corrige les mœurs, montrant le ridicule.
 Vous, vous n'êtes jamais qu'un parfait dédaigneux,
 Dur, offensant, hardi, toujours impérieux;
 Vous méprisez tout homme, & rempli d'imprudence
 Vous insultez sans cesse avec persévérance.

PALLADOR, *d'un ton ironique.*

Je suis l'observateur.

ARAMONT.

Non, on peut plein d'esprit
 Inspecter chaque instant ce que chacun nous dit.
 Vous avez le cœur bon & même un peu profane,

Nommer tout par son nom c'est ce que je condamne.
 Par vos criants excès, peu sensible & peu doux,
 Vous révoltez partout les hommes contre vous,
 Vous manquez en ce point de goût & de génie,
 Sans cesse contre vous vous iritez l'envie;
 Il est vrai, ce n'est pas dès le premier moment,
 Pendant dix ou vingt jours on vous trouve charmant;
 Mais après quelque tems on voit votre manie.
 Votre maudit penchant en tout lieu vous décrie.
 Vous vous donnez partout un air supérieur,
 Vous voulez en tous lieux abaisser la hauteur;
 C'est pour vous élever, pour paroître héroïque,
 Pour paroître plus grand & même despotique;
 Pendant que vous pensez que tout vous est permis,
 Vous vous faites partout un peuple d'ennemis.
 On passe aux jeunes gens souvent quelque saillie,
 L'instant fuit & s'envole & bientôt on l'oublie.
 Mais vous, vous décriez tout ouvrage nouveau,
 Vous dédaignez Rollin & Vertot & Boileau,
 Le Journal de Bouillon & la Philosophie.
 PALLADOR.
 Mon oncle, passe au moins pour l'Encyclopédie.
 ARAMONT.
 Croyez-moi, corrigez chaque jour votre humeur.
 De tout cet univers êtes-vous le censeur?
 Faut-il que votre haine & maligne & caustique
 Partout, de tous côtés, exerce sa critique?
 Et ne peut-on jamais rien voir & rien trouver
 Qui ne puisse vous plaire & qu'on doive approuver?

PALLADOR.

Eh bien! je vais louer vos nouveautés, libelles,
 Les graces, l'enjoûment de vos pieces nouvelles.
 Melpomene & son art nous ouvre ses trésors!
 Des auteurs exaltons les généreux efforts,
 Leur morale, leur nœud, & surtout leur conduite,
 Leur dénouement, qui fait leur grace favorite.

ARAMONT.

Vous venez de vous peindre en ces instans trompeurs,
 Même sans y penser, vous dépeignez vos mœurs.
 Il faut vous corriger, devenir plus flexible,
 Plus doux, moins dominant, surtout moins inflexible.
 Le premier des défauts est d'être sans amis,
 Le plus grand de se faire partout des ennemis.
 C'est là votre défaut, qui toujours vous inspire,
 Sur vos lèvres (quel tic!) je le vois qui respire.
 Philosophe, sçavant, qui répondez à tout,
 Oui, vous mettez enfin ma patience à bout.
 Changez-vous, cet excès sans cesse m'importune,
 Vous perdez vos amis, toute votre fortune;
 Vous vous perdez, vous dis-je, aux yeux des citoyens,
 Et vous perdez par là sans retour tous mes biens.
 Oui, vous vous êtes fait parmi des gens aimables
 Des ennemis cachés, cabales innombrables.
 Corrigez-vous, ou bien foyez l'averfion
 Des peuples & des grands & de la nation,
 De vos proches parents, de toute ma famille.
 Corrigez-vous, changez, devenez plus docile,
 Ou bien je vous maudis! L'univers doit blâmer
 L'homme méprisant tout pour se faire estimer.

S C E N E VI.

PALLADOR (*seul.*)

O CIEL! qu'ai-je entendu? faut-il plier ou feindre?
 Que faut-il, espérer ou prévenir ou craindre?
 Mon oncle n'est pas fait comme on est aujourd'hui,
 Il a quatre-vingts ans: son esprit a vieilli:
 On sçait qu'il a toujours vécu dans les provinces:
 Le vit-on faulcé chez des Ducs, chez des Princes?
 Il n'a jamais vécu que deux ans dans Paris....
 De Léonor j'espere un obligeant souris.
 Léonor, vous ferez le bonheur de ma vie!
 Mais que vois-je? Grands Dieux! Léonor & Julie!
 Quel contretems! où fuir! quel funeste destin!
 Il faut les éviter: fuyons par le jardin,
 Fuyons-les, évitons & craignons quelque scene.
 Que pour se marier un amant a de peine!

S C E N E VII.

JULIE, LÉONOR.

JULIE.

J E me connois très fort & je sçais qu'aujourd'hui
 Il ne me convient pas de venir jusqu'ici.
 Mais, belle Léonor, pardonnez-moi, de grace,
 Il faut que vous sachiez de moi ce qui se passe.
 Pallador, ce méchant, homme sans Dieu, sans foi,
 Depuis près de deux ans vient chaque jour chez moi.

E 3

D'abord ce n'étoit rien qu'un riant badinage,
 Mais pour me vaincre il m'a parlé de mariage.
 Oui, Pallador lui-même il vouloit m'épouser.
 De ce nouveau projet je parus m'amuser.
 Il m'écrivit bientôt, il osa le promettre,
 Prenez ce gros paquet & lisez cette Lettre.
 Il n'est jamais permis à ces jeunes fendants
 De se moquer du sexe & d'insulter les gens.
 On peut rire & causer, offrir un tendre hommage.
 Les François ne sont pas formés pour l'esclavage.
 Mais donner sa parole, il n'est jamais permis,
 On ne doit pas manquer sur ce point à Paris:
 De Londres & de Paris on doit sçavoir l'usage,
 On n'y badine pas, parlant de mariage.
 Voici ce qu'il m'écrit: on peut voir à l'instant.

LEONOR *lit.*

Je me souviens du jour, il m'en disoit autant.



ACTE V.

SCÈNE I.

LE'ONOR, VALERE, MONDOR.

MONDOR.
LÉONOR, je vous aime, & j'ose vous jurer
 De vous aimer toujours & de vous adorer.
 Les desirs de mes sens sont de vous rendre heureuse:
 C'est la vie à mon gré la plus voluptueuse,
 Vous plaire, vous chérir, vous consacrer mon cœur,
 Et par mille égards faire votre bonheur:
 C'est-là l'objet divin où votre amant aspire,
 C'est à vous plaire & l'hymen & l'amour qu'il respire.
 Léonor, vos parents veulent bien m'agréer;
 Mais tout dépend de vous: me faut-il espérer?
 Lucile le permet, vous respectez Lucile,
 Vous l'aimez; mais sans vous la peine est inutile,
 C'est de vous que je veux obtenir votre cœur:
 Il fut toujours à vous. On peut avec pudeur
 Se choisir un ami, doux, complaisant & tendre, (dre.
 Qui d'un coup d'œil nous parle & que l'on sçait enten-
 J'espere en vos beaux yeux, vous m'avez sçu charmer:
 Léonor, permettez toujours de vous aimer.

VALERE à MONDOR.

Les brillants nœuds de fleurs vous forment des délices,
 Mais sans l'art des vertus quels desseins réussissent?
 Je lis dans vos regards vos secrets sentiments.

Mon neveu, vous sçavez, j'ai soixante & dix ans;
 Vous aurez tout mon bien déjà pendant ma vie,
 L'autre moitié sera l'avancement d'hoirie.
 Je veux vous voir superbe & selon votre rang.
 Mondor est, comme vous, du plus illustre sang;
 Il est seul, il aura vingt mille livres de rente,
 Et de moi tout autant, & de plus quelque attente.

LE'ONOR, *en le regardant.*

J'approuve son amour, & j'estime Mondor,
 C'est un ami très sûr.

VALERE.

Il vaut son pesant d'or,
 C'est un bon naturel, un cœur vrai, très affable:
 L'hymen a ses vertus, c'est un nœud respectable.
 Vous êtes complaisant, ce n'est pas un défaut,
 Il faut chacun sçavoir plier quand il le faut;
 Votre esprit, votre goût, surtout votre génie
 Peut laisser entrevoir des plaisirs dans la vie.

LE'ONOR.

Valere, je vous rends grace de vos bienfaits,
 Léonor ne pourra les oublier jamais:
 Faites nous plus encor un destin plein d'envie,
 Demeurez avec nous; ma mere en est ravie.

(A Mondor, regardant Valere.)

Puisque vous espérez devenir mon époux,
 Qu'en tous tems desormais nous vivions avec vous!

VALERE.

J'en ferois très charmé, j'en ferois mes délices.

(On entend du bruit.)

Dans l'art des défiants vous êtes des novices.

Quelqu'un vient, j'en suis sûr: goûtez votre destin.
 Allerte! promptement, passez par le jardin,
 Vous avez à vous dire à présent mille choses:
 Au plus beau de vos jours allez cueillir des roses.
 Mais n'allez pas jamais vous y piquer, Mondor,
 Une femme est pour vous un dépôt, un trésor;
 Une épouse sur vous doit avoir de l'empire:
 Le roseau doit plier au souffle du zéphire.
 Vous devez vous aimer, vivez tous deux pour vous,
 Faites de vous aimer vos plaisirs les plus doux.

S C E N E II.

PALLADOR, VALERE.

VALERE, *bas*.

ON vient: c'est Pallador. A ses yeux c'est un sage.
 Avant de déclarer ici le mariage,
 Je veux le voir berné, flétri, très reconnu,
 Démasqué dans son vice & par tout convaincu.
 Son esprit ne fait point de retour sur lui-même,
 Il croit à chaque instant qu'on l'estime & qu'on l'aime.

Je viens d'un ton badin vous donner du nouveau.

PALLADOR.

Ah! ce sera sans doute & du bon & du beau.

VALERE.

Lisandre a fait un livre, il est du ton sévère,
 Il unit Théophraste & le sage Evemere.

E 5

PALLADOR, *haussant des épaules.*
 Quels hommes! quels grands noms! quels plaisirs! quels
 Puisque vous les aimez, estimez-les toujours. (amours!

VALERE. *son œil sur un livre*
 Leurs livres sont divins, partout on les admire,
 Ils ont peint la nature: on a beau contredire.

PALLADOR. *voit un livre*
 Voyons, examinons; faites-nous le docteur,
 Louez l'antiquité, soyez-en l'orateur.

VALERE. *voit un livre*
 Disciple de Thalie, amant de Melpomene,
 Téophraste connu les vrais défauts d'Athene;
 Il vit Aristophane y nommer ses héros,
 Puis on vit l'Andrienne & la fille d'Andros;
 Ses sujets n'étoient rien qu'aventures bisarres
 Qui brillent par des faits singuliers & très rares.

PALLADOR.

Comme on vit par malheur dans nos beaux jours ici
 La palme être donnée aux Oeuures de Boissi:
 L'ingrat! il n'osa pas sur les pas de Moliere,
 Comme il eut pu, tracer le moindre caractère.
 C'est-là le vrai comique: il a trompé tout œil,
 Il dépeignit *Zabi*, puis les Fêtes d'Auteuil.
 Amateurs du frivole, exaltez son génie!
 François, connoissez mieux les œuvres de Thalie.

VALERE.

Mais je parlois d'un Grec, offrant à tous regards
 Le juste, le sensé, le principe des arts,
 Le vrai beau. Son esprit plus rempli de lumière,
 Ouvrit aux yeux ravis la plus belle carrière.
 Les passions de l'homme ont un choc éclatant,

Chacun a sa vertu, son vice dominant.
 Il leur dépeignit donc le défiant, l'avare,
 Les prodiges divins, l'esprit faux, le bizarre;
 Il dit : faites luter ces défauts différents,
 C'est peindre la nature & parler le bon sens.
 L'Olympe l'applaudit, ainsi que le Parnasse.
 Lisandre vient aux yeux de marcher sur sa trace.
 Tant de nouveaux sujets par lui sont sous nos yeux,
 Qu'on a fait : il paroît.

PALLADOR.

Eh! quoi?

VALERE.

Le Dédaigneux.

PALLADOR.

Le Dédaigneux! fort bien, je veux voir cet ouvrage.
 Le théâtre est l'écueil du héros & du sage

VALERE.

Cette piece est en vers.

PALLADOR.

Avant la fin du jour

Je sçaurai qui l'on joue à la ville, à la cour.
 Ha! ha! je le connois, c'est ce fréron caustique,
 Qui du matin au soir exerce sa critique,
 Ce railleur de Quimper. Ah! le plaisant tableau:
 De la vérité seule il porte le flambeau.
 On écrit trop, dit-il, & le peuple indocile
 Commence à voir trop clair ou devient trop habile.

VALERE.

Non, non, vous vous trompez : ce n'est pas son destin,
 Et j'en jure aujourd'hui par Quimper - Corentin.

Aussi ne donne-t-on rien de bon aujourd'hui ;
 On ne nous donne plus que drames d'Angleterre,
 Londres de ses défauts veut inonder la terre.
 Le bon est épuisé, tout œil clair le voit bien ;
 Tout est dit & redit : le nouveau n'est plus rien.
 A Madrid, Ratisbone, en Europe, en Asie,
 Rien n'est fait pour charmer Melpomene & Thalie.
 Metastase & Driden, le fameux Adisson,
 Corneille dont il faut qu'on prononce le nom,
 Don Lopes de Vega mirent sur le théâtre
 Tous les défauts divers, excepté l'idolâtre.
 Le Théâtre est parfait, rien de plus : tout est dit,
 La morale est à bout, ainsi que notre esprit ;
 Et l'on ne trouve plus, pas même en Italie,
 De nouveauté, de goût, de feu ni de génie.

VALERE.

Ils sçauront réussir.

PALLADOR.

Il n'en est, ma foi, rien.

VALERE.

Ils auront plus d'esprit.

PALLADOR.

Il le leur convient bien.

(La plupart des Acteurs entrent, ils sont d'abord debout.)



SCÈNE III.

LISANDRE, VALERE, PALLADOR, LUCILE,
L'ONOR, MONDOR, LISETTE, sur le
bord du théâtre.

VALERE.
Voici l'observateur.

PALLADOR.

Qu'il puisse longtems vivre!

LISANDRE à LUCILE.

Vous aimez la vertu, je vous offre mon livre,
Je l'ai fait pour montrer à la postérité
Que l'on peut peindre l'homme avec variété.

LUCILE.

Le titre?

PALLADOR.

Écoutons-le.

LISANDRE.

Les passions de l'homme.

PALLADOR.

Il en fera toujours depuis Caën jusqu'à Rome.
Le titre est très commun & très peu du bon ton.

LUCILE.

Moi je suis enchantée & le livre est très bon.

PALLADOR, *au bas du théâtre.*

(bas.)

Voilà comme l'on juge, en tous tems, chez les Dames;
Le superficiel sçait entraîner les femmes:

Le seul titre du livre est un éclair puissant,
 Il devient un rayon d'un jour pur & naissant;
 On juge sur le titre, il est bon, très passable,
 On voit tout, sans rien voir: la chose est admirable!

(On feuillette le livre, dont l'auteur donne plusieurs
 Exemplaires.)

LE'ONOR.

Mais approfondissons: on trompe peu mes yeux.

LUCILE.

Qu'a donc dit notre Auteur parlant du DEDAIGNEUX?

LISETTE.

Comme les Avocats j'ai recours à la table:
 C'est là le fin de l'art.

LE'ONOR.

C'est un art agréable.

LISETTE lit.

- „ Le *Dédaigneux* se croit très sage, homme de bien,
 „ Croit être quelque chose & sans doute il n'est rien;
 „ Il critique, il maudit, il hait, il calomnie:
 „ Sa parade est de dire, on m'admire on m'envie.
 „ Du charme, du plaisir, il n'est point enchanté,
 „ Il n'a jamais senti la douce volupté;
 „ Abondant dans son sens & toujours téméraire,
 „ Il risque à chaque instant de se faire une affaire.
 „ Il hait, il est haï; s'il raille il est maudit,
 „ On dédaigne partout ce qu'il fait, ce qu'il dit;
 „ Il déteste tout homme & veut qu'on le méprise.
 „ Son goût à chaque instant vous fait une méprise:
 „ Il ne fait qu'avilir. Je ne sçais pas pourquoi”.

PALLADOR.

(*Qui pendant qu'on a parlé à lu, s'est retiré vers le
haut du Théâtre.*)

Est-on assez hardi pour se moquer de moi?

LUCILE à LISANDRE.

Vous avez bonne ferre, & vous sçavez êtreindre.
En effet, bien parler n'est rien que sçavoir peindre.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, un Valet qui apporte un Billet
à PALLADOR.

PALLADOR.

(*Presqu'au haut du Théâtre, lit.*)

„ JE vins vous avertir, & j'y viens, PALLADOR,
„ Vous dire que Valere est l'oncle de Mondor;
„ Votre rival l'emporte, & son hymen s'apprête:
„ Gardez-vous d'être ici témoin de cette fête”.
„ *Aminte.*”

Ah! que Valere est fourbe. O ciel! ôtems! ômœurs!
Qu'on entreprenne après de nous peindre les cœurs.

LUCILE.

Asseyons-nous, louons le héros & le sage.
Et passons tous nos jours dans un doux badinage.

PALLADOR.

Quoi! de moi voudroit-on se rire, se moquer?
Oseroit-on ici me berner, me jouer?

LUCILE.

On nous raconte ici des choses admirables,

A

A l'œil clair & perçant elles sont incroyables.
 Cela n'est pas plausible, & c'est la vérité.
 Quelle vive leçon pour la postérité!
 On dit que Pallador est épris de Julie,
 Et qu'il veut épouser cette amante chérie.

VALERE.

Ciel! quel plus grand éclat aux yeux de l'univers.

PALLADOR.

Qui, moi! je donnerois dans un pareil travers?

LISETTE, qui s'est assise devant une table, tire
 des papiers.

Une Lettre le prouve.

LE'ONOR.

Ah! voici sa défaite.

PALLADOR.

L'écriture en fera sûrement contrefaite.

LISETTE.

Mais en voici plusieurs: regardez ce cachet;

De ces témoins muets voyez un gros paquet.

PALLADOR.

Quel art conjectural que l'art de l'écriture!

LISETTE.

Laissons tout & passons bien vite à la lecture.

(Elle a une table devant elle, & elle étale des papiers.)

Ecoutez-moi donc bien, je suis le rapporteur,

Je vous lis mon extrait: respectez le lecteur.

PALLADOR.

Pourquoi lire des faux & des impertinences?

LISETTE.

Mais on voit le rapport de mille circonstances.

F

PALLADOR.

Quel accord! c'est celui de la malignité,
 D'envieux, de jaloux, qu'enhardit ma bonté.
 La vérité n'est rien, on veut du ridicule,
 On supprime, on altere, on cache, on dissimule,
 On élude, on pallie, on sçait par un beau fard
 Colorer le mensonge & fauver un écart:
 On glisse sur les faits d'une façon légère.
 L'art de conter les faits est très vaste en sa sphere.
 On ment, l'on injurie, & l'on fait des éclats.

LISETTE.

Eh! c'est - là le grand art des fameux avocats.

LE'ONOR.

Elle a raison.

LUCILE.

Voyons une vérité pure.

LISETTE.

Pour guide, moi je n'ai que la simple nature.
 Vous craignez.

LE'ONOR.

Puisqu'il craint, c'est donc la vérité.

LUCILE.

Il faut toujours tout voir, c'est - là ma volupté.
 Voyons.

LISETTE *lit.*

„ Belle, adorable & riante Julie,
 „ Vous seule me tracez les plaisirs de la vie.
 „ Je suis comblé d'ennui dans ma société
 „ On n'y respire plus l'aimable liberté.

(On rit.)

„ Lucile qui croit trop, est un esprit frivole,
 „ Qui perore à l'Anglaise & pense à l'Espagnole.
 „ C'est vous seule, c'est vous, qui formez mes desirs,
 „ Et je trouve chez vous le vrai goût des plaisirs;
 „ Votre esprit enjoué, vos talents & vos charmes
 „ Ne me feront verser que les plus douces larmes.

(On rit.)

„ Valere, qui nous vient, est assez bon garçon,
 „ C'est l'homme trop naïf ou l'homme sans façon.
 „ Lisette m'aime fort, elle est très dangereuse.
 „ Fi! vous seule pouvez rendre mon ame heureuse.
 „ Quel essain de malheurs! quels maux! si Pallador
 „ S'attachoit pour jamais au char de Léonor!”

LUCILE.

Il le faut avouer, la Lettre est éloquente:
 Vous écrivez, Monsieur, d'une façon charmante.
 L'Aurore n'est rien moins au regard des Zéphirs,
 En leur montrant des fleurs faites pour leurs plaisirs.
 Le trait est très joli: vous nous flattez sans cesse.

LISETTE.

Il épanche son cœur au sein de la sagesse.

PALLADOR *bas.*

Quels monstres malfaisants! quelle malignité!
 Que de fiel, de noirceur & de méchanceté!

LISETTE *lit la 2^e. Lettre.*

„ Quand nous reverrons-nous, jeune & belle Julie,
 „ Sans témoins & sans bruit, une fois dans la vie?
 „ Quand pourrai-je dépeindre à vos yeux mon amour?
 „ Il faut pourtant de vous m'absenter un seul jour.

F 2

„ De l'ombre il faut voiler nos intrigues secrètes,
 „ Qui ne font rien encor que d'amours, d'amourettes.
 „ Le jour de l'hyménée, instant doux & flatteur,
 „ Accourt, il vient, il vole, & je vois mon bonheur.
 „ Je sçais que vous aimez en fille de Thalie,
 „ Les vers & ces accords que produit l'harmonie.
 „ J'irai vous voir demain, souper & cætera,
 „ Dès que j'aurai quitté le nouvel opéra.

PALLADOR, *bas.*

Exécrables méchants ! non, le cœur détestable
 A de pareils propos n'a rien de comparable !
 Quels ressorts ! quels moyens ! l'Europe vit sans Loi !
 Quels tours ! qui ? me jouer, un homme tel que moi ?

LISETTE.

Si vous voulez nier, voilà votre écriture :
 A ce signe on connoît la vertu toute pure.
 Voici votre paquet, qui sera par mes soins,
 A l'œil qui s'y connoît un nombre de témoins.

IIIe. Lettre.

„ Julie, il ne faut pas douter de mes paroles,
 „ Tout autre objet est vain, ce sont choses frivoles ;
 „ Je veux vous épouser : les destins l'ont permis,
 „ Vous me verrez toujours à vos ordres soumis.
 „ Oui, mon cœur est le vrai, c'est la persévérance.
 „ La volupté fera notre heureuse alliance.
 „ Je veux vous épouser & vous donner ma foi.
 „ Recevez ce billet, il est signé de moi.
 „ Vous sçavez mon amour, mes vœux & ma tendresse :
 „ Comptez sur mes serments, mon cœur tient sa promesse.

„ Gardez, comme un garant, d'un serment sans détour,

(Elle montre le Diamant.)

„ Un gage si marqué du plus parfait amour.”

Voilà bien ce billet. Quoi! seriez-vous parjure?
C'est vous, c'est votre seing, & c'est votre écriture,

(Montrant le cachet.)

Ne l'avouez-vous pas? Vous l'avez cacheté:

Ce sont vos traits, enfin.

VALERE.

Il l'a trop mérité.

LISETTE.

Julie a tout remis.

LE'ONOR.

Quels témoins! C'est l'immense,

La vaste infinité.

PALLADOR.

J'en tirerai vengeance.

LISETTE.

La boîte de Pandore offrit à tous les yeux
Des malheurs, des revers, aux regards curieux.

„ Lettre du beau Cléon.”

PALLADOR.

Son humeur est légère!

LISETTE.

Il sçait développer au moins tout le mystère.

Le Duc ne t'a prié d'aller à son château

Rien que pour t'y jouer un tour assez nouveau.

(Elle lit.)

Lettre de Cléon.

„ Oui, j'adore Julie, & veux avec adresse

„ Faire épouser au sot ma petite maîtresse.

„ Pallador chaque jour a dû voir ce brillant,
 „ C'est un charmant bijou.”

LUCILE.

Un très beau diamant.

Vous l'avez aussi vu, parlez, Monsieur Valere?

VALERE, *montre de l'œil Pallador.*

Julie en l'embrassant le nommoit son beau-frere.
 C'est au sortir du bal qu'on lui fit ce présent :
 Je les reconduisois, je n'y fus qu'un instant.

LISETTE.

Le vrai paroît aux yeux : on suivra, sans rien craindre,
 L'avis du Rapporteur.

LE'ONOR.

Aucun d'eux ne sçait feindre.

LISETTE, *tire de sa poche un miroir.*

Voulez-vous un miroir.

VALERE.

Donnez à Léonor,

Puisqu'on voit l'évidence, un époux en Mondor.

LUCILE.

Oui, j'accorde, je veux un pareil hymenée :
 Que la course en soit longue & toujours fortunée !
 Mondor est complaisant, doux, affable & poli,
 Qu'il soit heureux ! son cœur n'eut jamais de repli.
 Il est riche, il pourra d'une façon décente
 Vous voir en un beau char, & superbe & brillante,
 Effacer tout Paris dans ses amusements.
 Le faste & les plaisirs sont faits pour les amants.
 Vous pouvez sans effort faire de la dépense,

Même joindre l'orgueil à la douce opulence.

LUCILE.

De ma main, Léonor, acceptez cet époux.
Et devant Pallador je parle : embrassez - vous.
Donnez au Dédaigneux cette douleur amere.
On le peint, on le haït, & son cœur persévère.

(*Tout le monde s'en va.*)

LISETTE.

Vous m'apprenez, Monsieur, un oracle certain :
Celui qui voit tout homme avec un fier dédain,
Doit être détesté, méprisé sans mystère,
Et le plus dédaigné qu'on ait vu sur la terre.

(*Elle sort.*)

S C E N E D E R N I E R E.

PALLADOR,

*Après plusieurs regards au ciel, & frappant du pied
la terre, dit :*

OUI, je suis Dédaigneux & j'en fais vanité,
Mon nom sera marqué dans la postérité.
Quoi! n'ai-je pas raison, de montrer du courage?
Je hais l'hypocrisie & le vil esclavage.
Si j'ai peu réussi, j'ai droit de m'en venger :
Je vois tout mon malheur : il faut me corriger.
J'étois seul contre tous, je combattois le vice,
L'ingrate trahison, le perfide artifice.
J'ai succombé, péri : j'étois seul sans secours ;
Il faut s'unir en troupe & voir de plus beaux jours.

88 LE DÉDAIGNEUX, COMÉDIE.

Formons une cabale, altière, inébranlable,
Humble dans ses dehors, souple, adroite, implacable.
Oui, je veux établir une société
De dédaigneux puissants, pleins d'intrépidité;
Ils seront en tous lieux orgueilleux & superbes,
Leur puissance, leurs loix passeront en proverbes:
Chacun affectera partout de la hauteur
L'œil de lumière pure, un air supérieur.
Nous dédaignerons tout, sans craindre le scandale:
On applaudit partout, on craint notre cabale.
Nous prenons l'air hardi, toujours impérieux:
Des peuples & des grands nous fascignons les yeux.
Aux humains clair-voyans nous déclarons la guerre,
Subjuguant tout mortel nous régignons sur la terre.
On la fait obéir. Le Dédaigneux puissant
Sçait vaincre & gouverner l'homme en le méprisant.
Nous sçavons commander dans le siècle où nous som-
mes: (mes.
Sous notre jong un jour nous mettrons tous les hom-

F I N.

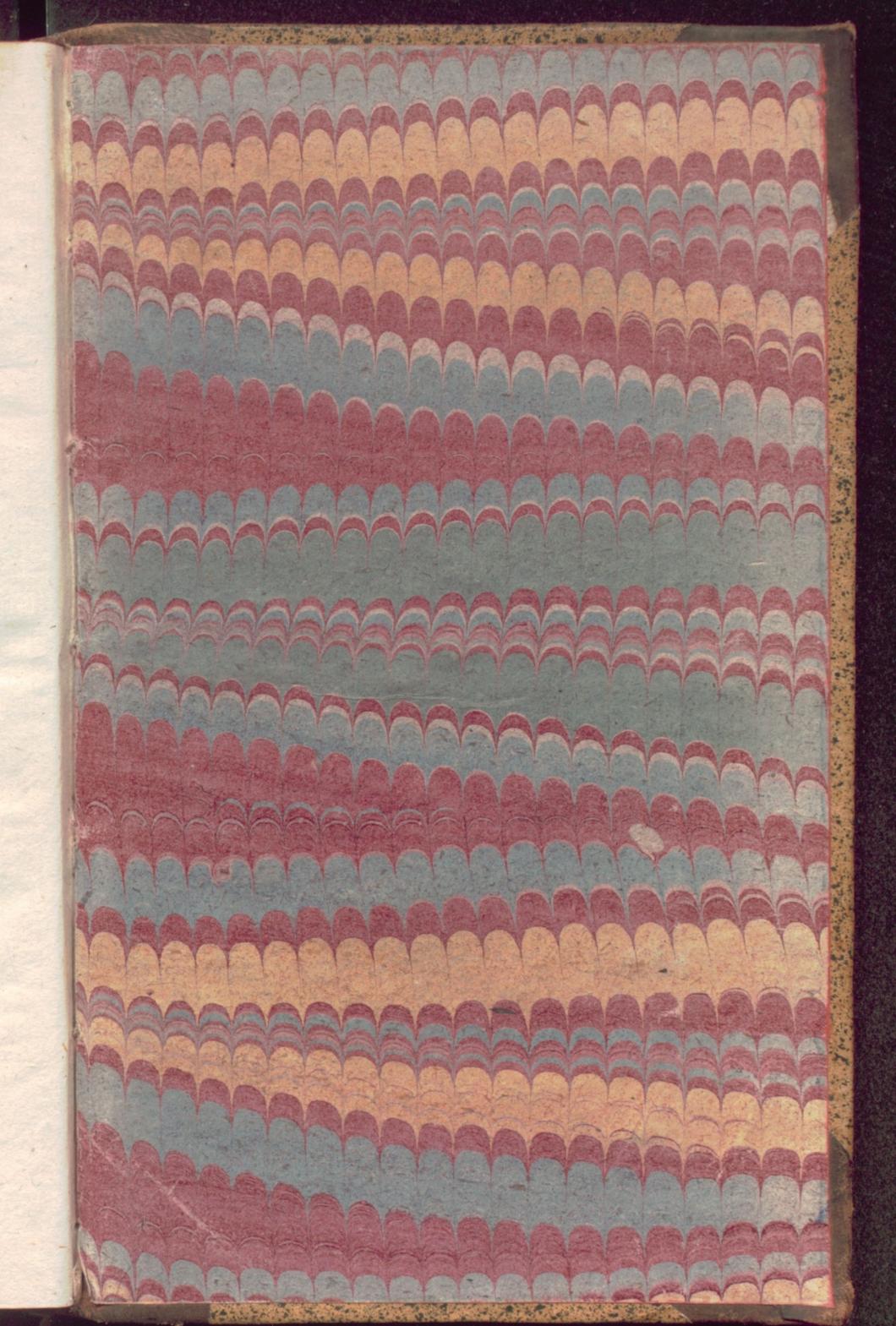


177: 112052
S

DE 3171ⁱ

X 2365704

112052
S



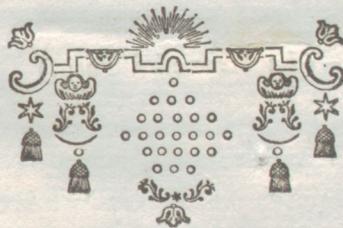


LE
DÉDAIGNEUX,
COMÉDIE

En Cinq Actes & en Vers.

PAR MR. DU RONTUEL,
MARQUIS DE LADUMES.

*Servetur ad imum,
Qualis ab incepto processerit & sibi constet.*



A L O N D R E S,
M D C C L X X V.